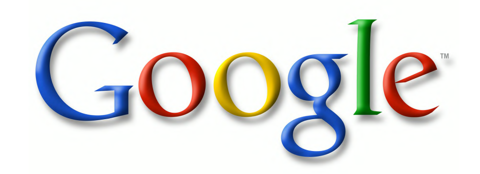
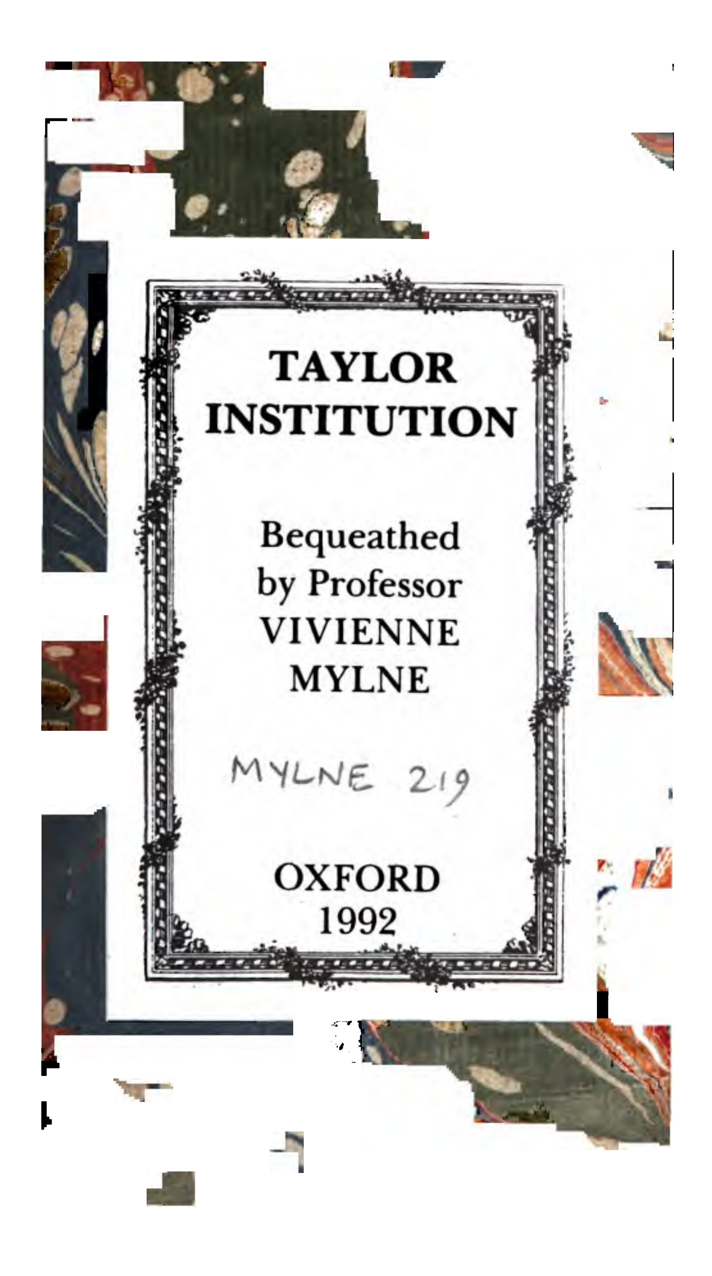

Google





CAYLUS



Roger Stonehouse
Hall . T. W.

[illegible] 16270

MMF 75.22

TOUT VIENT A POINT, QUI PEUT ATTENDRE;

OU

CADICHON,

SUIVI DE JEANNETTE; OU L'INDISCRÉTION:

CONTES.

Par feu M. le Comte DE CAYLUS;

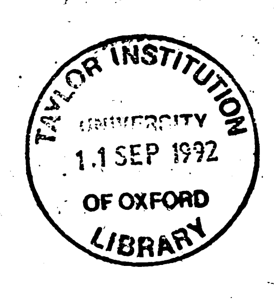
Pour servir de Supplément aux Contes des Fées de Madame d'AULNOY;

Avec une Préface de l'Auteur.



A LA HAYE,
Et à PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXV.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1.1 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

LES Contes de Fées ont été long-temps à la mode ; & dans ma jeunesse on ne lisoit guères que cela dans le monde. Mme. la Comtesse de Murat & Mme. d'Aulnoy ont fait en ce genre des morceaux charmants. La traduction des Contes Arabes & Persans de MM. Galland & Petis de la Croix ont eu un succès prodigieux ; & ce succès

étoit mérité. Aussi ont-ils excité l'émulation de beaucoup de gens de Lettres qui ont aspiré à l'honneur de les imiter. Quelques-uns ont été heureux ; d'autres ont été relégués dans la poussière des magasins de Librairie, jusqu'au moment où ils ont passé à l'Epicier. Je craignois fort d'augmenter le nombre de ces infortunés Conteurs, lorsque les Sociétés dans lesquelles j'étois répandu, m'engagèrent à m'essayer en ce genre. Je résistai ; mais je me laissai séduire enfin, par l'attrait naturel que

les ouvrages d'imagination, & plus encore par la fin qu'un homme de Lettres sage & honnête doit toujours se proposer en écrivant. Je trouvois dans les Ouvrages des Illustres Dames dont j'ai parlé, & dans les *Mille & Un*, une infinité de leçons de morale qui s'introduisoient dans le cœur, sous le masque de l'agrément. Je me sentois, par mon propre caractère, assez porté à rendre la vertu aimable, & je ne crus pas cette voie inutile. D'ailleurs, cela me délassoit ; &

lorsque j'avois bien desséché mon cerveau & fatigué mon esprit à deviner le sens de quelques anciens Hiéroglyphes, je trouvois le vrai plaisir à promener mon imagination dans le vaste champ de la Féerie. Rien, en effet, ne sauroit l'épuiser ; & quelques habiles & actifs que soient les Moissonneurs qui y recueillent, on trouvera toujours, non-seulement à glaner après eux, mais encore à faire une récolte aussi abondante que la leur. Je m'amusai donc à écrire des Contes, par le même mo-

tif qui m'engageoit à graver à l'eau forte. Je sentois bien que je ne pouvois atteindre à la perfection dans aucun de ces deux cas : mais c'étoit autant de gagné sur l'ennui du désœuvrement ; & c'étoit assez pour moi.

Mes premiers Contes réussirent néanmoins, & au-delà de mes espérances : cela m'encouragea ; j'en publiai quelques autres qui eurent encore plus de succès. Celui des *Féeries nouvelles* surtout, & des *Contes Orientaux* flatta mon amour-propre, &

peut-être eussé-je continué à m'exercer en ce genre, si des occupations plus sérieuses ne m'en eussent détourné; & j'étois obligé de les suivre, sans pouvoir me permettre la moindre interruption.

Le goût du siecle changea: les Romans Métaphysiques ou libertins prirent la place de *Merlin*, & *d'Urgande la déconnue*. Ce fut, peut-être, à la honte & au détriment des mœurs. En les peignant comme on les voyoit, plus le portrait étoit ressemblant, & plus il

gâtoit le cœur ; car il ne faut pas s'y tromper : il en eſt des Ouvrages d'imagination, comme des problêmes des Caſuiſtes. Il eſt de telles queſtions, que ceux-ci ſe permettent, même dans les Traités les plus graves, qui, par la manière dont elles ſont expoſées, ſont plus propres à donner des appas au vice, qu'à en faire redouter la laideur. Les Fables de la Fontaine ſont d'excellentes leçons de vertu : en diroit-on autant de ſes Contes ?

Je n'ai à me reprocher aucun

écart à ce ſujet. Ceux qui ont lu les Féeries que j'ai publiées, ont dû s'appercevoir, au premier coup-d'œil, que je n'ai eu, par-tout, d'autre but que d'*emmieller la viande ſalubre à l'enfant*, comme dit Montaigne. Je ne m'aviſerai pas d'en faire ici l'analyſe, elles ſont aſſez connues : je dois ſeulement dire pourquoi, après plus de trente ans, j'ai encore oſé écrire *Cadichon & Jeannette*. Une femme reſpectable, & qui tenoit encore de la vieille Cour, avoit deux jeunes petits-fils, dont

l'un étoit d'une impatience extrême, & l'autre d'un caquet qui ne finissoit point. La bonne grand'mere crut que deux Contes sur ces sujets pourroient les corriger, & elle me pria de les faire : je n'avois rien à lui refuser, & j'eus à m'applaudir de ma confiance ; car, à force de les lire & relire, chacun des deux Contes produisit l'effet qu'on en attendoit ; mais ce fut par une toute autre cause que la moralité des Contes. L'impatient anonnoit en lisant ; mais il vouloit pouvoir racon-

ter l'hiſtoire : il fallut y mettre le temps néceſſaire pour l'apprendre. Le babillard employoit à lire un temps qu'il auroit perdu à jaſer ou à eſpionner ; & c'étoit autant de ſilence pour lui, je dirois même d'incurioſité. Quoi qu'il en ſoit, ces Contes leur furent profitables ; &, de quelque œil qu'on les regarde, les Contes de Fées le ſeront toujours.

Que peut-on, en effet, objecter de raiſonnable contre ces ſortes d'Ouvrages ? Le merveilleux ? le bizarre ? l'extrava-



gance d'une imagination ſans régle & ſans frein ? Que cela prouve-t-il ? Rien du tout. On pardonne bien le merveilleux à Homere, à Virgile & aux autres Poëtes quelconques. Eſt-il plus ſage de ſuppoſer des Dieux paſſionnés, diviſés, inconſtans, injuſtes & cruels, que de ſuppoſer des Enchanteurs & des Fées qui ont ces mêmes vues ? Non, ſans doute. Il y a plus même : c'eſt que les Enchanteurs & les Fées ne ſont donnés dans aucun Conte que comme des Etres puiſſans, il

est vrai ; mais subordonnés à un pouvoir supérieur au leur. Et aucun Auteur des Féeries n'a jamais manqué de donner la puissance suprême à la bienfaisance ; & Jupiter, le Maître des Dieux, est quelquefois malfaisant.

Les Poëtes peignent les passions & leurs excès ; mais souvent ils se bornent à les peindre. Contens d'avoir rendu la Nature, ils s'inquiètent peu d'en corriger les mouvemens déréglés. Horace a beau nous dire que les Poëmes d'Homere con-

tiennent une morale plus saine que celle qui résulte des leçons de Chrysippe, de Crantor & des autres Stoïciens. Si Horace n'eût eu la bonté de vouloir trouver dans l'Iliade & l'Odyssée les moralités que son admirable Analyse nous présente, aucun des Lecteurs du *divin* Homère ne les auroit, peut-être, jamais apperçues.

Ce n'est pas que, dans tous les Contes de Fées, la morale soit aussi frappante que dans *Serpentin Verd*, ou dans le *Prince Souci*, &, sur-tout, dans

Rosimond, *Alfaroute* & les autres Contes de l'immortel Fénélon, dont le nom devroit être ici de la plus grande autorité; mais pour être plus voilée & moins apparente, la morale se fait toujours assez sentir pour produire l'effet que l'Auteur s'est proposé. Pour prouver cette assertion, je n'ai qu'à mettre sous les yeux du Lecteur un Précis du *Palais de la Vengeance*, l'un des plus beaux Contes que je connoisse. Mme. la Comtesse de Murat suppose un jeune Prince & une jeune

Princesse s'aimant l'un l'autre, & aimés l'un & l'autre par une Fée & un Enchanteur qui se promettent bien de les rendre infidèles. Pour y parvenir, ils les enlèvent de concert & en même temps. Tout est mis en œuvre pour leur faire oublier leurs premieres amours ; vains efforts, rien ne les séduit, & chacun d'eux conserve chèrement la mémoire de l'objet aimé. Rébutés enfin de leurs inutiles tentatives, la Fée & l'Enchanteur résolvent, dans leur désespoir, d'accabler ces mal-

heureux amants du poids de toute leur colère, ou, pour mieux dire, de leur fureur. De mille moyens de vengeance entre lesquels leur pouvoir leur permettoit de choisir, ils se décident pour celui qui rendra la vie la plus dure à ces amants trop constants à leur gré. D'un coup de baguette, ils construisent à l'instant un Palais superbe dans une solitude immense qui en défend l'approche à tout effort humain. C'est-là qu'ils transportent le Prince & la Princesse; ils les douent d'im-

mortalité par un raffinement de barbarie, leur interdisent toute occupation, les privent de toute Société, & les laissent entièrement livrés à eux-mêmes. Servis par des mains invisibles, ils ne voient qu'eux seuls, & se croient dans les premiers instants au comble du bonheur. Leur inexpérience les empêche de s'appercevoir qu'un tête-à-tête éternel, doit bientôt devenir un éternel supplice; *car*, comme dit Saadi, *toujours du plaisir n'est pas du plaisir. L'accoutumance* produit bientôt l'en-

nui ; & lorſque l'ennui vient ſuccéder à la tendreſſe, le dégoût, la haine même ne tardent pas à le ſuivre. Auſſi Mme. de Murat n'a pas cru pouvoir mieux terminer ſon Conte, qu'en diſant que l'Enchanteur qui avoit enfermé le Prince & la Princeſſe dans ce Palais délicieux, mais déſert,

Les avoit, dans ces lieux témoins de ſa vengeance,
Condamnés à ſe voir toujours.

Je me garderai bien de m'appeſantir ſur les réflexions que ce récit feroit naître ; je dirai

ſeulement qu'indépendemment de l'intérêt que le Lecteur prend pour ces infortunées victimes de la jalouſie & de la vengeance, l'inſtruction ſe gliſſe dans ſon âme, & il apprend qu'il ne faut point épuiſer la ſenſibilité, ſi l'on veut ſe conſerver ſenſible. Je citerai, à ce ſujet, ces beaux Vers de M. Arouet, dans une des Épîtres morales qu'il publia il y a près de trente ans (*).

(*) Ces mots prouvent que M. le Comte de Caylus écrivoit ceci vers 1760. (*Note de l'Editeur.*)

Les plaisirs sont les fleurs que notre divin
Maître
Dans les ronces du monde autour de nous
fait craître ;
Il en est pour tout âge, & par des soins
prudents
On en peut conserver pour l'hiver de ses
ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main
légère ;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse acca-
blés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.
Il ne faut pas tout voir, tout sentir, tout
entendre.
Quittons les voluptés pour savoir les re-
prendre.
Le travail est souvent le pere du plaisir, &c.

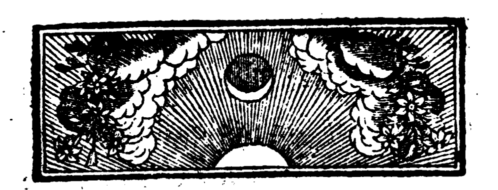
En voilà assez sur un objet que l'on regarde comme purement frivole ; je ne m'étendrai pas davantage sur sa justification. Les gens sensés, qui savent apprécier les choses, ne proscriront jamais ce genre ; & s'il falloit citer une autorité respectable, je dirois que M. de Montesquieu se trouvant, faute d'autres Livres, nécessité à lire les *Mille & une Nuits*, y trouva tant d'attrait, que je lui ai entendu dire, plus d'une fois, qu'il se félicitoit d'avoir fait connoissance avec les Conteurs Arabes,

& qu'il en relisoit volontiers quelque chose tous les ans.

Au reste, je ne sais pas si ces deux Contes auront du succès ; je ne sais même si je les mettrai au jour. Je voudrois pouvoir les joindre à quelques Extraits que j'ai faits d'après des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi : mais il faudroit pour cela plus de loisir que je n'en ai.



CADICHON,



CADICHON,

CONTE.

IL étoit une fois un Roi & une Reine qui avoient un fort petit Royaume à gouverner. Le Roi se nommoit Petaud ; c'étoit un fort bon homme, assez brusque, d'un esprit simple & très-borné ; mais du reste le meilleur Roi qu'il y eût au monde : ses Sujets étoient presqu'aussi grands Maîtres que lui ; car dans les moindres circonstances ils donnoient tout haut leur avis, sans qu'on le leur



demandât ; & chacun vouloit qu'on eût égard au sien, & qu'il fut suivi.

La Reine s'appelloit Gillette ; elle n'avoit guères plus d'esprit que son mari, mais il étoit doux, timide & tranquille, ce qui faisoit qu'elle parloit peu, & souvent par Sentences : elle avoit pour le Roi la soumission & les déférences que l'on a ordinairement pour un mari de qui l'on tient sa fortune.

Comme Petaud étoit le seul enfant que le Roi son pere & la Reine sa mere eussent eu de leur mariage, ils avoient résolu au moment de sa naissance de lui faire épouser une petite Princesse, niece d'une vieille Fée, nommée Gangan, qui étoit pour-lors

l'amie intime des pere & mere de Petaud. Il est vrai que la Princesse n'étoit pas encore venue au monde : mais sur la parole & les assurances de Gangan qu'elle seroit un jour une personne accomplie, on promit tout ce qu'elle voulut, & on s'engagea même par serment à ne se point dédire.

Petaud, étant parvenu à l'âge de vingt-cinq ans, jugea à propos de se marier à sa fantaisie; il s'embarrassa peu des promesses de ses pere & mere, & épousa, sans leur consentement, une jeune fille extrêmement jolie, dont il étoit devenu fort amoureux. Elle n'étoit que la fille d'un riche Fermier; mais quoiqu'elle eût

épousé le fils du Roi, son bon naturel l'empêcha d'être vaine, c'est-à-dire, sotte.

Le Roi, pere de Petaud, irrité du mariage de ce Prince, ne put refuser à Gangan de venger l'affront qu'il leur faisoit à tous deux : il déshérita ce Prince, lui défendit de jamais paroître à sa Cour, & le réduisit à sa légitime, que l'on fixa à une terre assez considérable, dont son beau-pere avoit été le Fermier. Toute la grace qu'on lui accorda, fut d'ériger cette terre en Souveraineté, avec la permission de porter le titre de Roi & de Majesté. Peu de temps après sa disgrace, son pere mourut, & sa mere ayant obtenu la régence, ne fut pas fâchée

d'être débarrassé d'un fils, qui, malgré son peu d'esprit, auroit pu traverser ses projets, & le desir qu'elle avoit de régner.

Petaud n'étoit ni ambitieux, ni Conquérant; ainsi il ne tarda pas à s'accoutumer dans son petit Etat, & même à s'y trouver fort bien: tout petit qu'il étoit, il y régnoit, comme s'il eût été grand; à le bien prendre, c'en étoit autant qu'il lui en falloit; & les titres de Roi & de Majesté lui tenoient lieu d'un grand Royaume. Mais comme les esprits les plus bornés ont toujours leur portion de vanité, il se piqua bientôt d'imiter le Roi son pere, & créa un *Sénéchal*, un Procureur-Fiscal & un Receveur:

(car on ne connoissoit alors ni Chancelier, ni Parlement, ni Fermes Générales; les Rois rendoient la justice eux-mêmes, & recevoient tout simplement leurs revenus.) Il fit aussi battre monnoie, & composa avec son Sénéchal des Ordonnances pour la Police de son petit Etat: son beau-pere fut celui qu'il décora de cette dignité de Sénéchal: il se nommoit Caboche, c'étoit un homme franc, sincère & équitable; il avoit reçu de la nature sa part d'imagination, en sens-commun; aussi décidoit-il lentement, mais presque toujours juste: il savoit par cœur les quatrains de Pibrac, & aimoit à les reciter. Cette petite fortune ne le rendit pas plus

vain ; car il continua de faire valoir les Fermes comme auparavant : ce qui lui gagna tellement la confiance de son gendre, que sa Majesté ne pouvoit plus se passer de lui.

Tous les matins Caboche alloit chez le Roi avec qui il déjeûnoit ; ensuite on parloit d'affaire : mais le plus souvent ce Ministre lui disoit : « Sire, avec votre permission, vous » n'y entendez rien ; laissez-moi » faire, & tout ira bien ; il faut que » chacun se mêle de son métier, dit » M. Pibrac : mais, répondoit le Roi, » que ferai-je donc moi ? Ce que » vous voudrez, répliquoit Caboche, » vous gouvernerez votre femme & » votre potager. Voilà tout ce qu'il

» vous faut : je crois, en effet, que
» tu as raiſon, diſoit le Roi; ainſi
» fais ce que tu voudras ». Cependant pour ne rien perdre du côté de
la réputation, il ſe paroit les jours
de fête d'un Manteau Royal de toile
rouge, imprimée de fleurs d'or, d'une
toque de pareille étoffe, & d'un
Sceptre de bois doré qu'il avoit acheté
d'un vieux Comédien de campagne
qui avoit quitté la profeſſion. Après
ſon Conſeil, il ſe faiſoit apporter
l'Almanach de Liége & celui de Milan,
qu'on lui envoyoit de Troyes tous les
ans dès le mois de Juillet, & qu'il
faiſoit relier en beau papier marbré, &
dorer ſur tranche. Dans l'un, il apprenoit les temps propres à ſemer, plan-

ter, tailler, greffer, saigner & purger; & il y avoit tant de confiance, qu'il se faisoit souvent médicamenter lui & la Reine sans en avoir besoin. Dans l'autre, il étudioit les prédictions politiques, dont il étoit d'autant plus émerveillé, qu'il n'y entendoit rien. Au bout de quelques années, tous ces Almanachs lui composerent une petite Bibliothèque qu'il estimoit autant que si elle eût été bonne; & il n'y avoit même que le Sénéchal & lui qui en eussent la clé. L'après-midi, il s'occupoit dans son petit potager royal à pratiquer ce que son Almanach lui avoit enseigné le matin. Le soir, il envoyoit chercher Caboche pour jouer, jusqu'à l'heure du souper;

une briſquanbille, ou un piquet au grand cent, puis il ſoupoit en Public avec la Reine, & à dix heures tout le monde étoit couché.

Gillette, de ſon côté, s'occupoit aux affaires domeſtiques, elle filoit avec ſes femmes, & faiſoit, avec le lait de ſes vaches & de ſes chevres, des fromages excellents : elle ne manquoit pas, ſur-tout, de paitrir, tous les matins, un petit gâteau de farine d'orge qu'elle faiſoit cuire ſous la cendre, & elle le portoit auſſi-tôt avec un fromage à la crême dans ſon petit jardin, au pied d'un roſier, ainſi qu'il lui avoit été ordonné dans un ſonge le lendemain de ſes noces.

La tranquillité dont ils jouiſſoient

l'un & l'autre dans leur petit Royaume, n'étoit troublée que par le desir d'avoir des enfans. Le Roi avoit consulté, mais envain, les Médecins, les Charlatans & les Devineresses; à l'égard des Fées, il étoit trop piqué contre elles pour y avoir recours. Gillette, au contraire, avoit en leur pouvoir une confiance parfaite; mais elle n'osoit la faire connoître, dans la crainte de déplaire à son époux. Malgré cela, Gangan, peu satisfaite de l'exhérédation de Petaud, s'étoit encore vengée sur cette pauvre Reine, en la condamnant à être tout à la fois stérile & féconde.

Il y avoit déja deux ans que Gillette étoit mariée, sans qu'elle eût

eû la moindre apparence de grossesse ; & Petaud commençoit à désespérer d'avoir des enfans, lorsqu'un jour la sage-femme de son Royaume, qui étoit premiere Dame d'honneur de la Reine, vint lui annoncer que Sa Majesté étoit grosse. A cette nouvelle, transporté de joie, il l'embrassa de tout son cœur, & tirant de son doigt une belle bague composée d'un œil de chat, il lui en fit présent. Il ne s'en tint pas là, car il donna le soir un grand souper à tous les Notables de son Royaume ; après lequel, il tira lui-même toute son artillerie, qui consistoit en douze Arquebuses à rouet, & en six Carabines à fourchette. On prétend que, durant le souper, sa joie

immodérée lui avoit fait dire des choses contraires à sa dignité ; & que, sur les remontrances de son Sénéchal, il avoit répondu en versant un grand verre de vin à ce Ministre : « Grand » merci, beau-pere : tu as peut-être » raison ; mais l'on n'est pas tous les » jours pere, au bout du compte : par-» tant, n'en parlons plus, & réjouis-» sons-nous ; car, à ma place, tu en » ferois peut-être de même sagement». Caboche ne répliqua rien, & chacun se retira très-content de leurs Majestés.

Comme le Roi étoit aimé de ses Sujets, on fit, le même jour & à la même heure, des réjouissances par tout le Royaume, & l'on attendit patiemment le temps des couches : mais

l'on fut bien ſurpris, quand, après les neuf mois révolus, la Reine, ayant ſenti de violentes douleurs, redevint tout-à-coup tranquille : ſa groſſeſſe, cependant, bien loin de diminuer, ne fit qu'augmenter pendant neuf autres mois ; & au bout de ce temps-là, elle reſſentit encore les mêmes atteintes, mais ſans aucun ſuccès. Enfin, on vit avec le dernier étonnement, un évènement ſi ſingulier ſe répéter de même juſqu'à ſept fois, au grand déplaiſir du Roi, de la Reine & de la ſage-femme, ſa premiere Dame d'honneur. De temps en temps, le Roi feuilletoit ſes Almanachs, & conſultoit leurs prédictions, ſans y rien trouver qui regardât les femmes groſ-

ſés, & cela l'impatientoit beaucoup. Il demandoit ſouvent à la Reine, quand elle vouloit finir d'accoucher; & la Reine, fort tranquillement, lui répondoit : Sire, *tout vient à point, qui peut attendre.* Ainſi il eut beau s'impatienter, & la Reine vouloir lui obéir, l'Arrêt de Gangan fut exécuté, & cette Princeſſe ne ceſſa de devenir groſſe pendant plus de cinq années.

On ne ſavoit que penſer d'une aventure ſi ſinguliere, lorſqu'un jour, le Roi étant dans ſon fruitier avec ſon Sénéchal, on vint lui dire que la Reine venoit de donner le jour à un Prince & à une Princeſſe; ils y coururent auſſi-tôt, & ils étoient à peine

entrés dans sa chambre, qu'elle mit encore au monde un fils & une fille, qui, un moment après, furent suivis de deux autres. « Miséricorde, s'écria » le Roi, qu'est-ceci, Madame, & » quand finirez-vous ? Alors la Reine, » poussant un grand cri qui annon- » çoit encore quelque chose, lui ré- » pondit : je ne sais, Sire ; mais je » sais *que tout vient à point, qui* » *peut attendre :* attendre, reprit le » Roi, oh ! par mon Sceptre, je » n'en ferai rien ; si je restois ici » davantage, il me viendroit, je » crois, autant d'enfans qu'il y a » de pommes dans mon fruitier ». En effet, il fut à peine sorti, que la Reine mit au monde un beau garçon,

qui rendit à ſa mere le calme qu'elle deſiroit depuis ſi long-temps. Il avoit les plus beaux yeux qu'on eût jamais vu, la peau fort blanche, & les ſourcils, ainſi que les cheveux, d'un noir de jais; comme il étoit né coëffé, le Roi & la Reine ſentirent pour lui plus d'inclination que pour les autres, & cette Princeſſe voulut abſolument nourrir elle-même ſon petit Cadichon (car c'eſt ainſi qu'on le nomma).

Au bout de dix huit mois, les trois Princes devinrent ſi vifs & ſi ſemillants, que les nourrices n'en pouvoient venir à bout. Quand elles s'en plaignoient au Roi, il leur répondoit » Laiſſez les faire, lorſqu'ils auront » mon âge, ils ne ſeront plus ſi vifs;

» j'ai été tout de même, moi qui » vous parle; & cela viendra ». Les trois Princesses, au contraire, étoient douces, mais si sombres & si tranquilles, qu'elles restoient dans la situation où on les mettoit; ce qui faisoit que le Roi préféroit ses garçons à ses filles, & que la Reine aimoit mieux ses filles que ses garçons; excepté Cadichon, qui, n'ayant aucun des défauts de ses freres & sœurs, étoit le plus joli enfant du monde: il auroit bientôt été gâté, si une Fée bienfaisante ne l'eût, à l'insu de Gangan & même de Gillette, doué au moment de sa naissance d'un caractère égal & invariable.

Lorsqu'il fut question de sevrer les

enfans de leurs Majeſtés, on aſſembla un Conſeil extraordinaire, compoſé du Sénéchal, du Procureur-Fiſcal, du Receveur & des Mies qui y furent appellées. Après bien des conteſtations, on y réſolut, ſur l'avis de Caboche, de faire uſage de lait de vache pour les trois garçons, & de lait de chevre pour les trois filles : cet avis parut très-propre à corriger, d'une façon ſimple, la vivacité des Princes, & la lenteur des Princeſſes : mais quand ils furent plus avancés en âge, & qu'il fallut leur donner des alimens plus ſolides, ils en firent une ſi grande conſommation, que les revenus du Roi ſe trouverent conſidérablement diminués; d'ailleurs, comme les Princes n'avoient perdu par leur pre-

miere nourriture qu'une partie de leur vivacité, & que les Princesses en avoient acquis une nouvelle, c'étoit toute la journée un carillon & des disputes effroyables. On se chamailloit, on se tirailloit, & on usoitdes hardes tant & tant qu'on avoit peine à y suffire. Il n'y avoit que le petitCadichon qui fut doux & obéissant : aussi ses freres & sœurs lui faisoient toujours quelque niche. « Le Roi di-
» soit souvent à la Reine : vos trois
» filles grandissent furieusement, &,
» par mon Sceptre, je ne sais trop ce
» que j'en ferai, car, pour mes garçons,
» je leur donnerai les baux de mes
» Fermes, & le gain qu'ils feront
» sera pour eux ; mais, pour vos filles,

» cela eſt différent ». A quoi la Reine répondoit : Sire, donnons-nous patience ; car, *tout vient à point, qui peut attendre.*

Tandis que le Roi Petaud s'inquiétoit, & que la Reine Gillette ſe tranquilliſoit, leurs enfans parvinrent à l'âge de ſept ans. Chacun de ceux qui compoſoient leur Cour, donnoit déjà ſon avis ou plutôt ſa déciſion pour l'établiſſement des Princes & Princeſſes, lorſqu'un matin la Reine venant de paitrir ſon petit gâteau, apperçut ſur la table une jolie petite ſouris bleue qui rongeoit la pâte : ſon premier mouvement fut de la chaſſer, mais un ſentiment involontaire l'en empêcha : elle la conſidera attenti-

vement, & fut fort ſurpriſe de la voir ſe ſaiſir du petit gâteau & l'emporter dans la cheminée. Sa tranquillité fit place à ſon impatience, & courant après la ſouris, dans le deſſein de lui enlever ſa proie, elle vit diſparoître l'une & l'autre, & ne trouva à la place qu'une petite vieille ratatinée & haute d'un pied. Après pluſieurs grimaces & quelques paroles peu intelligibles, cette petite figure mit la pelle & les pincettes en croix, fit deſſus, avec le balai, trois cercles & trois triangles, pouſſa ſept petits cris aigus, & finit par jeter le balai par-deſſus ſa tête. La Reine, malgré ſa frayeur, ne laiſſa pas de remarquer que la vieille, en traçant les cercles &

les triangles, avoit prononcé diſtinctement ces trois mots, *confiance*, *diſcrétion*, *bonheur*; elle cherchoit à en pénétrer le ſens, quand un bruit qu'elle entendit dans la chambre voiſine, la tira de ſa rêverie : comme elle crut réconnoître la voix de Cadichon, elle y courut auſſi-tôt : mais elle eut à peine ouvert la porte, qu'elle apperçut trois gros hannetons qui tenoient chacun dans leurs pattes une de ſes filles, & trois grandes Demoiſelles qui portoient ſur leurs dos ſes trois fils. Tout cela, en s'envôlant promptement par la fenêtre, chantoit en chœur & fort mélodieuſement, *hanneton*, *vôle*, *vôle*, *vôle*, Ce qui toucha le plus Gillette, fut

de voir au milieu d'eux Cadichon entre les pattes de la souris bleue ; ils étoient l'un & l'autre sur un petit char, fait d'une grosse coquille de limaçon, couleur de rose, & traîné par deux chardonnerets parfaitement bien panachés. La souris, qui lui parut plus grande que ne sont ordinairement les animaux de son espece, avoit une belle robe de Perse, un mantelet de velours noir, une coeffe nouée sous le menton, & deux petites cornes bleues au-dessus du front. Le char, les hannetons & les demoiselles partirent avec tant de vitesse, que la Reine les eut bientôt perdus de vue. Alors, plus occupée de la perte de Cadichon & de ses enfants, que des
Fées

Fées & de leur pouvoir, elle se mit à crier & à pleurer de toutes ses forces. Le Roi, qui l'entendit, accourut suivi de son Sénéchal, & voulut en savoir la cause : mais la douleur de Gillette étoit si forte, qu'elle ne put lui répondre que par ces mots, les hannetons.... les demoiselles.... ah ! Sire, on enleve nos enfans. Le Roi, qui ne fit attention qu'à ces dernieres paroles, quitta brusquement Gillette, & ordonna à Caboche de prendre dans son antichambre deux mousquetons (car il y en avoit toujours une demi douzaine, en attendant qu'il eût des Gardes). Puis, traversant son potager royal, il gagna la campagne dans le dessein de pour-

ſuivre & de tuer les Raviſſeurs.

Il y avoit environ une heure qu'il étoit parti, & la Reine, dont les larmes étoient épuiſées, ne donnoit plus que des ſoupirs à la perte de ſes enfans, lorſqu'elle entendit quelque choſe bourdonner autour d'elle, & vit tomber à ſes pieds un papier plié en quarré ; elle le ramaſſa auſſi-tôt, l'ouvrit précipitamment, & y lut ces mots.

« Calmez votre inquiétude, ma
» chère Gillette, & ſouvenez-vous
» que de la confiance & de la diſcré-
» tion dépend votre bonheur : vous
» l'avez commencé par votre exacti-
» tude à me donner des gâteaux &
» des fromages, & ma reconnoiſ-

» sance fera le reste ; mais soyez tou-
» jours convaincue que *tout vient à*
» *point, qui peut attendre*, & qu'après
» cela vous devez tout espérer de vo-
» tre amie la Fée des Champs.

Ce billet, joint à sa confiance au pouvoir des Fées, acheva de calmer ses inquiétudes ; &, adressant la parole à une petite linotte qu'elle apperçut sur le ciel de son lit : « Linotte, belle » linotte, lui dit-elle, je ferai tout » ce qu'il vous plaira ; mais donnez-» moi, je vous prie, lorsque vous en » saurez, des nouvelles de mon petit » Cadichon ». A ces mots, la linotte battit des aîles, chanta & s'envola ; & la Reine persuadée que cela vouloit dire, *j'y consens*, la remercia &

lui fit une grande révérence. Cependant le Roi & son Sénéchal, las d'avoir couru inutilement, revinrent à la maison, & trouverent la Reine si tranquille, que le Roi en fut presque scandalisé ; il lui fit plusieurs questions pour en savoir la raison, auxquelles Gillette ne répondit jamais que, *tout vient à point, qui peut attendre*. Ce sang-froid l'impatienta si fort qu'il se seroit emporté contre elle, si son Sénéchal ne lui eût remontré que Gillette avoit raison, & que Pibrac & le Conseiller Mathieu l'avoient dit avant elle dans un de leurs quatrains qu'il lui récita sur le champ. Le Roi, pour qui Caboche étoit un Oracle, se tut, & écouta avec attention un beau

petit discours qu'il lui fit sur les inconvéniens d'avoir des enfans, & sur les chagrins & la dépense qu'ils causent presque toujours à leur pere & mere. « Par mon Sceptre, dit le Roi, le beau-» pere a raison, & ces sept marmots-là » m'auroient ruiné, s'ils fussent plus » long-temps restés chez moi : par-» tant, grand merci à qui s'en est » chargé ; comme ils sont venus, ils » s'en vont : il n'y a à tout cela que » du temps de perdu ; ainsi réjouis-» sons-nous, c'est à recommencer ». La Reine, qui craignoit de trop parler, ne répondit rien ; & le Roi, n'ayant plus rien à dire, retourna dans son Cabinet jouer un cent de piquet avec son Sénéchal.

Pendant que tout ceci se passoit chez le Roi Peraud, la Reine, sa mere, se lassant d'un veuvage qui duroit depuis long-temps, résolut de se remarier; pour cet effet, elle jeta les yeux sur un jeune Prince, voisin de son Royaume & Souverain des Isles-Vertes: il étoit beau, bien fait, & son esprit avoit autant de grace que sa personne; ses plaisirs étoient son unique occupation; il n'étoit bruit que de ses galanteries, & l'on assuroit qu'aucune jolie femme de son Royaume ne lui avoit résisté.

La réputation avantageuse & le portrait de ce Prince tournerent si bien la tête de la Reine, qu'elle se flatta de s'en faire aimer, & de fixer son inconstan-



ce. Il n'y avoit qu'une difficulté, c'est qu'elle n'étoit ni jeune, ni aimable; elle avoit la taille haute & maigre, les yeux petits, le nez long & pendant, la bouche fort grande & passablement de barbe. Une pareille figure pouvoit être avantageuse à une Reine pour en imposer: mais elle étoit peu propre à inspirer de l'amour. On ne sauroit tout-à-fait s'aveugler sur ses défauts, lorsqu'ils sont marqués à un certain point: elle sentit, dans des momens de réflexion, qu'en l'état où elle étoit il lui seroit impossible de plaire au jeune Roi des Isles-Vertes, & que, pour y réussir, il falloit avoir de la beauté, ou tout au moins de la jeunesse; mais comment y parve-

nir, & comment changer des cheveux gris, & des traits hommasses en une figure aimable, en graces enfantines ou en mines agaçantes? Il est vrai que Gangan, son amie, lui auroit été d'un grand secours dans cette occasion, si cette Fée ne l'eût pas plusieurs fois pressée inutilement d'adopter sa nièce, & de la désigner héritiere de sa Couronne; ainsi, il y avoit tout à craindre d'exciter sa colere par une pareille proposition. La vieille Reine sentit tout cela, hésita, combattit, & regarda tant & tant le portrait du beau Prince des Isles-Vertes, que l'amour l'emporta, enfin, sur les égards qu'elle devoit à la Fée: elle lui fit part de ses sentimens, & la conjura,

dans les termes les plus pressans, de lui prêter les secours de son Art, & de ne lui pas refuser cette marque essentielle de son amitié; elle alla même jusqu'à lui faire voir le portrait du jeune Prince, & à exiger d'elle l'approbation de son dessein. Gangan ne put cacher sa surprise, mais elle dissimula son ressentiment; elle prévit de quelle conséquence il étoit de se déclarer ouvertement contre ce mariage, puisque le Roi des Isles-Vertes, qui avoit presque ruiné ses Etats pour subvenir à ses dépenses, seroit capable de le conclurre par intérêt, & de le soutenir à l'aide d'un puissant Génie protecteur de son Royaume: ainsi, feignant de donner les mains à

cette affaire, elle promit à la Reine de travailler au plutôt à son rajeunissement; mais elle se promit, en même temps, de la tromper, & de la mettre hors d'état d'exécuter ses volontés.

Le jour que cette Fée avoit marqué pour l'exécution de ses promesses, elle parut vêtue d'une longue robe de satin, couleur de chair & argent; sa coëffure n'étoit composée que de fleurs artificielles & pompons de clinquant; un petit Nain amaranthe lui portoit la robe, & avoit sous le bras gauche une boëte noire de lacque de la Chine. La Reine la reçut avec les plus grandes marques de respect & de reconnoissance, &

la supplia, après les premiers complimens, de ne pas différer son bonheur. La Fée y consentit, fit retirer tout le monde, & ordonna à son Nain, de fermer les portes & les fenêtres : puis, ayant tiré de sa boëte un Livre de vélin, garni de grands fermoirs d'argent, une baguette composée de trois métaux, & une fiole qui renfermoit une liqueur verdâtre & fort claire ; elle fit asseoir la Reine sur un carreau au milieu de la chambre, & commanda au Nain de se placer debout vis à vis de Sa Majesté ; ensuite ayant tracé autour d'eux trois cercles en spirale, elle lut dans son Livre, les toucha trois fois de sa baguette, & jetta sur eux de la liqueur

dont on vient de parler. Alors les traits du visage de la Reine se mirent à diminuer peu-à-peu, & la taille du petit Nain à croître à proportion; de sorte qu'en moins de trois minutes ils changerent de figure sans sentir le moindre mal. Quoique la Reine se fut armée de courage, elle ne put voir, sans quelque crainte, la croissance du Nain; mais les flammes bleuâtres qui s'éleverent tout-à-coup des trois cercles, augmenterent tellement sa frayeur, qu'elle s'évanouit; alors la Fée, ayant fini son enchantement, ouvrit une fenêtre & disparut avec son Page, qui, tout grand qu'il étoit devenu, reprit la robe de sa Maitresse, & sa boëte de lacque de la Chine.

La premiere chose que fit la Reine, après avoir repris ses sens, fut de se présenter devant son miroir; elle y vit, avec un plaisir extrême, que ses traits étoient charmans; mais elle ne remarqua pas que ces mêmes traits étoient ceux d'une jolie petite fille de huit à neuf ans; que sa coëffure avoit pris la forme d'un toquet, garni de longues boucles de cheveux blonds, & que son habit étoit changé en corps de robe avec les manches pendantes, & le tablier de dentelles: tout cela joint à sa grande taille, dont le charme n'avoit rien diminué, produisoit quelque chose de fort bizarre: cependant elle n'en fut point frappée; car, de toutes les idées qu'elle avoit

avant son changement, il ne lui étoit resté que celles qui avoient rapport au Roi des Isles-Vertes, & à l'amour qu'elle ressentoit pour lui. Elle fut donc aussi contente d'elle, que ses courtisans en furent étonnés; on ne savoit même ce que l'on devoit faire, & quel parti on avoit à prendre; lorsque le premier Ministre, dont tous les Grands dépendoient, tira d'embarras, & décida que, bien loin de contrarier la Reine, il falloit, au contraire, flatter ses goûts & ses fantaisies, & commença par ordonner à sa femme & à ses filles de se conformer à ses volontés. Bientôt pour plaire au Ministre, on suivit leur exemple, & en peu de temps toute la Cour

s'habilla comme la Reine, & l'imita en tout. On ne parloit plus, même les hommes, que d'une façon enfantine; on ne jouoit qu'à la Madame, à rendez-moi ma fille, aux osselets, à la bataille. Les Cuisiniers n'étoient employés qu'à faire des darioles, des tartelettes & des petits-choux. On ne s'occupoit qu'à habiller & à déshabiller des poupées, & dans tous les jeux & les collations, il n'étoit question que du Roi des Isles-Vertes; la Reine en parloit cent fois le jour, & l'appelloit toujours mon petit mari. Elle le demandoit sans cesse, & se paya, pendant quelque temps, des raisons dont on se servit pour la flatter; mais enfin la gaieté fit place à l'humeur;

elle éprouva tous les caprices d'un enfant qui n'a pas ce qu'il veut, & dont on n'ôſe rompre les volontés. Après s'être amuſé quelque temps d'un évènement ſi ſingulier, (car l'oiſiveté de la Cour fait qu'on s'y amuſe de tout) on s'impatienta des puérilités de ce grand enfant ; on ſe laſſa de la contrainte & des complaiſances qu'il falloit avoir ; on s'éloigna inſenſiblement, & elle étoit ſur le point d'être tout-à-fait abandonnée, lorſqu'on apprit que le Roi des Iſles-Vertes, qui parcouroit les Royaumes voiſins, devoit arriver inceſſamment dans celui-ci. A cette nouvelle, on reprit courage. La Reine redevint ſi gaie & ſi enjouée, qu'elle ne fit que chanter &

danſer, en attendant ce Prince. Ce moment fortuné arriva; elle courut au-devant de lui; &, quoiqu'on lui eût repréſenté que le cérémonial ne le permettoit pas, elle voulut abſolument aller le recevoir au bas de ſon eſcalier: mais, en le deſcendant avec précipitation, elle s'embarraſſa les pieds dans ſa robe qu'elle avoit fait détrouſſer, & tomba aſſez rudement; quoique ſes mains euſſent garanti ſa tête, & qu'elle n'eût que le nez légérement écorché, ſa frayeur fut ſi grande, qu'elle pouſſa les hauts cris; on la porta dans ſa chambre, on lui baſſina le viſage avec de l'eau de la Reine d'Hongrie, & on parvint à l'appaiſer, en lui diſant que ſon

petit mari demandoit à la voir. Le Prince parut en effet : mais la vue d'un objet si ridicule lui fit faire de si violents éclats de rire, qu'il fut obligé de sortir de la chambre & même du Palais. La Reine, qui le vit partir, se mit à crier de toutes ses forces qu'elle vouloit son petit mari; on courut après lui, on le pressa de revenir; tout cela fut inutile; il n'y voulut jamais consentir, & s'éloigna promptement d'une Cour où tout le monde lui parut être insensé. La Reine, qui apprit son départ, en fut inconsolable; on essaya en vain tous les moyens de la calmer; sa mauvaise humeur n'en devint que plus insupportable; & le joug parut trop

dur à ceux même qui lui étoient le plus attachés : les autres, honteux d'être Sujets d'une telle Reine, furent d'avis de lui ôter la Couronne ; & ce parti alloit l'emporter, lorsque Gangan, qui n'avoit voulu que la dégoûter du mariage, la désenchanta, & lui rendit sa premiere forme. A la vue de sa figure naturelle, elle pensa se poignarder de désespoir ; elle s'étoit trouvée charmante sous celle qu'elle venoit de quitter, & elle ne voyoit à la place qu'un visage de plus de 60 ans, & une laideur qu'elle avoit détestée. Elle ne croyoit pas avoir été ridicule dans l'état d'où elle sortoit, & elle n'avoit rien perdu de son amour ; ainsi la perte de sa jeunesse, & celle

du Prince des Isles-Vertes, la jetterent dans une langueur qui fit craindre pour sa vie, & lui inspirerent, en même temps, une haine implacable contre la Fée Gangan. A l'égard de ses Sujets, ils en eurent pitié, & regarderent cet évènement comme une juste punition du sacrifice qu'elle avoit fait de la tendresse maternelle, & de la reconnoissance, à son ambition & à ses désirs insensés. C'étoit, à-peu-près, dans ce temps-là que la Fée des Champs avoit enlevé les enfans de Petaud & de Gillette : cette généreuse Fée étoit la protectrice de ceux qui se trouvoient obligés de passer leur vie à la campagne ; elle s'employoit à prévenir ou à diminuer les

disgraces qui pouvoient leur y arriver, & étoit d'autant plus en état de les protéger, qu'elle possédoit l'amitié & la faveur de la Reine des Fées.

L'Isle-Bambine, dont cette Souveraine lui avoit donné le Gouvernement, étoit le lieu où elle avoit transporté les quatre garçons & les trois filles du Roi Petaud & de la Reine Gillette. Cette Isle n'étoit habitée que par des enfans sous la protection des Fées, par des Mies, & par ceux que l'on destinoit à les servir : il y régnoit un printemps continuel; les arbres & les prairies y étoient toujours couverts de fruits & de fleurs, & la terre y produisoit d'elle-même, & sans aucune culture, tout ce qui pouvoit flatter le goût

& les yeux ; les promenades y étoient charmantes, les jardins variés & remplis de jolis petits carrosses de toutes les façons, traînés par des barbets à longues oreilles. Ce qu'il y avoit de plus aimable, c'est que les murs des chambres des enfants étoient de sucre Candi ; les planchers d'écorce de citron confit, & les meubles d'excellents pain d'épice de Reims. Quand on étoit bien sage, on avoit beau en manger, il n'y paroissoit jamais : on trouvoit outre cela dans les rues & dans les promenades toutes sortes de jolies petites poupées magnifiquement habillées ; & qui marchoient & dansoient toutes seules. Les petites filles qui n'étoient ni fieres, ni gourman-

des, ni désobéissantes, n'avoient qu'à souhaiter, & sur le champ les bonbons & les fruits se détachoient d'eux-mêmes, & venoient les trouver; les poupées se jettoient dans leurs bras, & se laissoient habiller & déshabiller, caresser & fouetter avec une discrétion & une obéissance sans pareille; mais lorsqu'au contraire elles avoient commis quelque faute, la poupée s'enfuyoit, en faisant une grimace à celle qui l'appeloit; les bonbons se changeoient en chicotin, & la petite parure devenoit vilaine & maussade. A l'égard des petits garçons, lorsqu'ils n'étoient ni obstinés, ni menteurs, ni paresseux, ils avoient des Polichinels, des cerf-volans, des raquet-

tes, & de tous les jouets qu'on peut imaginer; mais quand les Mies étoient mécontentes, les Polichinels se moquoient d'eux, leur pettoient au nez, & leur disoient tout ce qu'ils avoient fait de mal; les cerf-volans manquoient de vent, les raquettes se trouvoient percées; enfin, rien ne leur réussissoit, & plus on s'obstinoit, & pis c'étoit. Il y avoit de ces especes de punitions & de récompenses pour tous les âges, comme, par exemple, de se trouver monté sur un âne, lorsqu'on se croyoit sur un petit cheval bien harnaché, ou de s'entendre dire: « ah! qu'elle est laide! qu'elle est » mal-propre! que fait-on de cela » ici? » Tandis que les autres petites

Demoiselles

Demoiselles étoient bien parées & bien fêtées : enfin, on ne négligeoit rien pour corriger en eux les défauts du cœur & de l'esprit ; &, pour les instruire en les amusant, on leur faisoit lire les Annales de la Féerie, qui contiennent les Histoires les plus remarquables de cet Empire, telles que sont celles de *Javotte*, *Nabotine*, *Landore*, *Jeannette* & plusieurs autres ; car, la Fée des Champs en faisoit grand cas, & elle les rassembloit avec grand soin de tous les Royaumes du monde.

Pendant que les enfans de Petaud & de Gillette demeurerent dans l'Isle Bambine, on mit en usage tous les moyens imaginables pour vaincre

l'opiniâtreté des trois garçons & la fierté des trois filles ; mais ces défauts, bien loin de diminuer, ne faisoient qu'augmenter avec l'âge. Depuis quatre ans l'intérêt particulier que la Fée gouvernante prenoit à ces enfans, joint aux soins, à l'attention & à la patience des Mies, n'avoient presque rien changé à leur caractère ; &, ne sentant que trop que leur naturel l'emporteroit sur leur éducation, elle n'espéra plus de les changer par les voies simples, & fut obligée d'avoir recours à des remèdes violens, tels que la métamorphose : cette extrémité étoit dure, à la vérité ; mais elle étoit immanquable pour perfectionner les caractères. Les

enfans, malgré leurs changemens, conſervoient les idées & le ſentiment de ce qu'ils étoient & de ce qu'ils avoient été, & ſubiſſoient les loix de leur état. Dès que la Fée, qui avoit le don de pénétrer les penſées, les croyoit corrigés, elle leur rendoit leur première forme avec ſon amitié, & leur procuroit ſouvent un établiſſement avantageux. Elle changea donc, mais avec peine, les trois fils de Petaud en Polichinels, & les trois filles en Dames Gigognes, & les condamna à être ainſi marionnettes pendant l'eſpace de trois ans. Comme elle étoit auſſi contente du Prince Cadichon, qu'elle avoit été peu ſatisfaite de ſes freres & ſœurs, elle ne voulut

pas qu'il fût le témoin de leur disgrace, & résolut de l'éloigner. Il ne s'agissoit que de trouver un asyle qui le garantît de la méchanceté de Gangan ; mais, pour ne rien prendre sur son compte, elle jugea à propos d'aller consulter la Reine des Fées, son amie, & de prendre son avis sur ce qu'elle avoit à faire. Dans ce dessein, elle mit son vertugadin de velours vert, son mantelet de satin jonquille & son petit chaperon bleu : puis, ayant fait atteler à sa chaise de poste d'osier doré, six hannetons blancs, harnachés de non-pareilles couleur de rose, elle partit en diligence, & arriva en peu de temps dans l'Isle Fortunée, où la Reine des Fées faisoit sa résidence ordinaire.

Ayant mis pied à terre au bout d'une magnifique avenue d'orangers & de citronniers, elle entra dans la cour du Château, où elle trouva en haie vingt-quatre Gines noires, hautes de six pieds, ayant de longues robes retroussées, & portant sur l'épaule gauche une massue d'acier poli : elles avoient derriere elles vingt-quatre Autruches noires, mouchetées de rouge & de bleu, qu'elles tenoient en lesse, & elles gardoient un profond silence. (Ces Gines noires étoient de méchantes Fées, condamnées à remplir ces postes pendant plusieurs siècles, selon la qualité de leurs crimes.) Dès qu'elles apperçurent la Fée, elles la saluerent, en laissant tomber leurs

maſſues ſur le pavé ; comme il étoit pareillement d'acier, il rendit un ſon éclatant & fit feu. Cet honneur étoit dû à toutes celles qui, ainſi que la Fée, avoient un Gouvernement. Après avoir monté l'eſcalier, compoſé de Porphire, de Jaſpe, d'Agate & de Lapis, elle apperçut dans la premiere chambre douze jeunes filles ſimplement vêtues, mais ſans chaperon ; elles avoient ſeulement le clavier à la ceinture, & la demi-baguette dont elles la ſaluerent, comme avoient fait les Gines : elle leur rendit le ſalut ; car cet emploi eſt ordinairement deſtiné à celles qui devoient être bientôt initiées à l'art de Féerie. Elle traverſa une longue ſuite

d'appartemens magnifiquement meublés, & arriva dans l'antichambre de la Reine qu'elle trouva rempli de Fées, qui s'y étoient rendues de toutes les parties du monde, les unes pour leurs affaires, & les autres pour faire leur Cour.

Il n'y avoit presque plus personne dans le cabinet de la Reine, lorsqu'elle en vit sortir la vieille Gangan. Sans le respect que les Fées ont pour leur Souveraine, elle n'auroit pu s'empêcher d'éclater de rire à la vue d'une figure aussi grotesque que celle de Gangan. Sur un corps de robe de satin verd, chamarré de dentelles bleues & or, elle portoit un large vertugadin de même étoffe, brodé

de chenille & de pompons couleur de rose ; d'un demi-ceint, enrichi d'émeraudes. Pendoient à un clavier d'argent un petit miroir en boëte à mouches, une grosse montre & un étui de pieces : ses oreilles étoient chargées de deux grosses pendeloques de perles & de rubis, & elle avoit sur la tête un chaperon de velours petit jaune, avec une aigrette d'améthistes & de topazes ; un gros bouquet de jasmains ornoit le devant de son corps, & dix ou douze mouches dispersées sur un vieux rouge, couvroient une peau ridée & couleur de rose sèche.

Si la Fée des Champs fut étonnée de l'équipage ridicule de Gangan,

celle-ci ne le fut pas moins de rencontrer sa rivale au moment qu'elle s'y attendoit le moins. Elle n'ignoroit pas la protection que cette Fée avoit accordée aux enfans de Petaud & de Gillette. Mais comme le lieu lui défendoit de laisser éclater son ressentiment, elle le dissimula, & affectant un air de politesse mêlé de hauteur : « Comment, Madame, lui dit-elle, » vous êtes-vous résolue à quitter le » calme de la campagne, pour venir » vous confondre dans le tumulte » de la Cour ? Il faut que vous ayez » eu pour cela des raisons bien for- » tes. Celles qui m'y amenent, in- » terrompit la Fée des Champs, ne » ressemblent point du tout aux vô-

» tres ; l'intérêt, ni l'ambition n'ont » jamais été les motifs de ma pro- » tection, & je sais ne l'accorder qu'à » ceux qui en sont dignes & recon- » noissans. Je le crois, répondit Gan- » gan ; les dindons & les oies sont » bonnes personnes. Cela est vrai, » reprit vivement la Fée, & beau- » coup plus que les Gangans, car ils » ne sont point injustes ; qu'en dites- » vous » ?

La dispute n'en seroit pas demeurée-là, si l'on n'eût averti la Fée des Champs que la Reine étoit seule, & qu'elle vouloit lui parler ; ainsi les deux Fées se saluèrent, & se séparèrent en femmes qui se haïssent parfaitement.

La Reine, qui s'apperçut de l'émotion que cette dispute venoit de causer à son amie, feignit de l'ignorer, & voulut en être informée ; & la Fée des Champs, charmée de satisfaire la curiosité de sa maitresse, n'hésita pas à lui faire le récit des injustes motifs que Gangan avoit eu de persécuter le Roi Petaud & la Reine Gillette, & de ce que la pitié lui avoit fait entreprendre pour traverser les desseins de cette perfide Fée. « Votre procédé est louable, lui dit » la Reine, & j'aime à voir en vous » cette généreuse ardeur à protéger » les malheureux : mais je crains cependant que Gangan ne se venge » encore des bontés que vous avez

» pour la bonne Gillette, & pour ses » enfans ; elle est méchante, & j'en » reçois souvent des plaintes ; mais » soyez sûre que, si elle abuse davan- » tage contre vous de son pouvoir, » je l'en punirai d'une façon terrible » & éclatante ; je ne puis vous en » dire davantage ; voici l'heure du » Conseil ; à mon retour nous con- » férerons ensemble sur les moyens » de prévenir les mauvais desseins » de votre ennemie ».

Dès que la Fée des Champs fut seule, elle ne put résister à l'envie de consulter les Livres de sa Souveraine. Tous les mystères de la Féerie y sont dévoilés, & l'on y découvre, jour par jour, tout ce qui se passe

dans l'Univers ; mais il n'appartient qu'à la Reine de suspendre ou d'empêcher ces évènemens ; elle a sur les Fées la même puissance, que celles-ci ont sur les hommes. La Protectrice de Cadichon eut à peine ouvert ces Livres, qu'elle y lut distinctement, que, par le pouvoir de grande Féerie, la perfide Gangan enlevoit dans le même instant le jeune Prince, & qu'elle le transportoit dans l'Isle Inaccessible où elle retenoit sa niece depuis le moment de sa naissance. A cette vue, elle trembla d'abord pour la vie de son protégé, & ensuite pour son cœur & pour ses sentiments ; car elle savoit que cette méchante Fée étoit plus capable de

les corrompre, que de les former. Le trouble que cet incident jeta dans ſon âme, fit place aux réflexions, & elle penſoit aux moyens d'empêcher les ſuites de cette entrepriſe, lorſque la Reine ſortit du Conſeil & vint la rejoindre : à la triſteſſe qu'elle remarqua ſur le viſage de ſon amie, elle jugea de ce qui lui étoit arrivé pendant ſon abſence ; & lui adreſſant la parole : « vous avez voulu, » lui dit-elle, ſatisfaire votre curio-» ſité, & vous avez appris des cho-» ſes que je voulois dérober à votre » connoiſſance. Je n'ai pu refuſer, il » eſt vrai, à Gangan le pouvoir de » grande Féerie, puiſque ſuivant nos » loix il eſt dû à ſon ancienneté ; mais

» la connoissance que j'ai de son caractère m'a fait limiter ce pouvoir à un certain espace de temps; assurez-vous, généreuse Fée, qu'après cela votre ennemie sera sévèrement punie, si elle abuse de ce même pouvoir; qu'elle tient de nos loix & de ma bonté; cependant, pour vous donner dès aujourd'hui une preuve de mon amitié, & mettre à couvert des attentats de Gangan les autres enfans de Gillette, auxquels vous vous intéressez, prenez cette fiole, frottez-les de la liqueur qu'elle renferme : c'est de l'eau d'invisibilité; elle dérobe les objets aux yeux des Fées seulement; & son charme

» est tel, que Gangan, avec toute sa » puissance, ne sauroit le vaincre : » allez, ma chere amie, souvenez-» vous que votre Reine aime la géné-» rosité, qu'elle protege la vertu, » & comptez toujours sur sa protec-» tion & sur sa tendresse ». A ces mots la Fée prit respectueusement la main de la Reine, la baisa & partit.

Elle ne fut pas plutôt dans son Isle qu'elle mit en usage l'eau d'invisibilité ; elle en frotta les trois Polichinels & les trois Dames Gigognes, & réserva seulement l'extrémité de leurs nez qu'elle laissa visible, afin de les pouvoir reconnoître; puis, ayant donné ses ordres, & consulté les Livres, elle partit pour se rendre chez

le Roi Petaud, où elle avoit lu que ſa préſence étoit néceſſaire.

En effet, lorſqu'elle y arriva, le petit Royaume de ce Prince étoit tout en combuſtion, & voici quel en étoit le ſujet. Il y avoit déja longtems que la maiſon où Sa Majeſté avoit logé juſqu'alors, & que ſon beau-pere le Sénéchal avoit habitée avant lui, tomboit de tous côtés, malgré les réparations qu'on y avoit faites. Il avoit réſolu, dans un Conſeil particulier avec ſon maître Maçon, qu'il avoit fait ſon premier Architecte, d'en rebâtir une nouvelle. Cet Officier de la Couronne, n'ayant depuis long-temps rien fait de neuf pour leurs Majeſtés, avoit abattu

tout le vieux bâtiment dans le dessein d'en commencer un nouveau, qui, selon lui, devoit être bien plus magnifique que l'autre : mais les épargnes du Roi depuis l'enlevement de ses enfans, & ses revenus annuels ne suffisant pas pour l'exécution de ce nouvel édiffice, il prit le parti, par le conseil de son Receveur & du Procureur-Fiscal, d'imposer une taxe pour fournir à la dépense de son bâtiment. Ses Sujets, qui n'avoient point encore payé d'impôts, murmurèrent fort haut, & jurèrent de ne point obéir ; ils menacèrent même de s'en plaindre à la Reine mere, & de la rendre l'arbitre de leurs plaintes. A leur mécontement se joignirent les remontrances de

Caboche ; il prétendoit qu'il étoit ridicule de faire payer aux autres une chose qui ne pouvoit leur être ni utile, ni profitable ; que Sa Majesté n'étoit au fond qu'un homme comme un autre ; qu'ayant ses biens & revenus il ne devoit pas prendre ceux d'autrui pour dépenser davantage ; que, par conséquent, lorsqu'on n'avoit le moyen que d'avoir une maison, il ne falloit pas avoir un château ; & quiconque n'avoit qu'un écu, ne devoit dépenser qu'un écu. Toutes ces raisons paroissoient fort bonnes au Roi ; mais dans le même instant le Procureur-Fiscal & le Receveur lui crierent qu'il étoit le Maître ; que ce n'étoit pas la peine d'avoir des Sujets,

si on ne leur faisoit pas acheter le soin qu'on se donnoit de les gouverner ; qu'ils étoient faits pour payer, & les Rois pour dépenser ; & qu'il n'y avoit qu'une tête de Sénéchal capable de penser autrement, & de conseiller de même. Le Roi trouvoit que ceux-ci raisonnoient fort juste, & concluoit à lever l'impôt ; cependant chacun prenoit parti, & donnoit sa décision. « On les fera » bien payer, disoient les uns ; on » ne paiera pas, disoient les autres ; » cela ne sera pas ainsi, disoit Caboche, car je l'ai mis dans ma tête ; » cela sera, disoit le Procureur-Fiscal, » ou j'y perdrai mon latin ». Enfin, c'étoit un si grand tintamarre qu'on

ne s'entendoit pas. Le Roi, qui ne savoit plus auquel entendre, ne savoit plus quel parti prendre : quand il étoit avec la Reine, il lui disoit quelquefois : « Oh ! par mon Sceptre, » si cela continue, je planterai tout là, » & alors sera le Roi qui voudra ; » car j'irai si loin, si loin, que je n'en- » tendrai parler ni de Royaume, ni » de Peuple, ni de maisons. Ne vous » impatientez pas, Sire, lui répondoit » tranquillement la Reine, j'ai déja eu » l'honneur de dire à Votre Majesté, que » *tout vient à point, qui peut attendre.* » Eh ! que diable voulez-vous que j'at- » tende, répliquoit le Roi ? encore » si ceux qui ont emporté nos enfans » nous avoient laissé une maison à la

» place, nous n'en serions pas où
» nous en sommes; mais sans doute
» la Gangan y a mis bon ordre; &,
» si cela continue, nous n'aurons pas
» plus de maisons que nous n'avons
» d'enfans »; & puis c'étoit de rabacher contre les Fées tant & tant, que la bonne Gillette en étoit impatientée.

La Fée, qui avoit été témoin pendant quelque temps de ce qui se passoit, & qui souffroit des inquiétudes de la Reine, se montra enfin à elle sous la forme d'une linotte, dont elle s'étoit déja servie une fois, & la tranquilisa, en l'assurant que bientôt elle lui donneroit des preuves convaincantes de son amitié & de sa protection. Gillette, transportée de joie,



la baisa mille fois, après lui en avoir demandé la permission ; la pria de rester, & lui promit, pour l'y engager, de lui faire tous les jours, tant qu'elle demeureroit avec elle, un petit gâteau, composé de farine, de millet, de chenevis & de lait : la Fée y consentit, & ses promesses ne tarderént pas à s'accomplir. Le quinzieme jour de son arrivée, le Roi, qui se levoit ordinairement de grand matin, fut étrangement surpris de se voir dans une maison toute neuve, fort commode & très-solidement bâtie : je dis une maison ; car ce n'étoit que cela, & point du tout un palais ; il n'y avoit ni architecture, ni peinture, ni sculpture, ni dorure,

On trouvoit au rez-de-chaussée une cuisine, une dépense ou office, une salle à manger, & une salle d'audience : au premier étage, une anti-chambre, une chambre, un cabinet, une garderobe pour la Reine, & un grand cabinet en aîle pour le Roi, dans lequel la bibliothèque dont on a parlé, se trouva toute placée. Au-dessus étoient de fort beaux greniers, bien lambrissés, d'où l'on découvroit la plus belle vue du monde. On n'avoit pas oublié une laiterie avec tous ses ustensiles; mais ce qu'il y avoit de plus admirable, c'est que toute la maison étoit bien meublée, & garnie de tout ce qui étoit nécessaire : les meubles étoient parfaitement sem-

blables

blables pour les étoffes & pour la forme à ceux de leurs Majeſtés, & ils auroient pû s'y méprendre, ſi ceux-ci n'avoient été neufs. On s'imagine bien quel fut l'étonnement de Petaud, de ſe trouver dans une maiſon qu'il ne connoiſſoit point; mais ce fut bien autre choſe, lorſqu'ayant ouvert une des fenêtres de ſa chambre, il apperçut au lieu de ſon petit potager royal, un grand gazon en boulingrin, au bout duquel étoit un aſſez bel étang, terminé par un bois de haute futaie; qu'il y avoit à droite du boulingrin un potager rempli de tous les différens légumes, & qu'à gauche étoit un verger planté de toutes ſortes d'arbres fruitiers. Il

considéra tout cela pendant quelque temps : mais, sa surprise faisant place à sa joie, il courut au lit de la Reine qui dormoit encore, & la réveilla en lui criant : « Ma femme, ma » femme, levez-vous, venez voir une » maison toute neuve, des jardins » magnifiques. Savez-vous ce que » c'est que tout cela ? pour moi je » n'y comprends rien ». La Reine eût à peine le temps de prendre son jupon, son pet-en-l'air & ses mulles ; elle fut à la fenêtre avec le Roi, qui sur le champ la conduisit dans tout l'appartement, & de-là au rez-de-chaussée, où ils trouverent la cuisine & l'office garnis de tout ce dont on pouvoit avoir besoin. Toutes ces mer-

veilles ne laisserent pas que d'effrayer le bon Peraud ; mais la Reine, qui se doutoit d'où tout cela venoit, n'avoit pas la même crainte, & n'osoit en rien dire. Ils étoient tous deux dans cette situation, lorsque le Sénéchal, qui cherchoit depuis une heure la maison du Roi, entra dans celle-ci, plus par le devoir de sa charge, que par l'espérance d'y rencontrer leurs Majestés : il ne savoit que penser d'une maison élevée en une nuit ; & quoiqu'il fût moins peureux que son gendre, il ne commença cependant à se rassurer, que lorsqu'il se vit en campagne. Le Roi, de son côté, fut aussi fort aise de le voir arriver ; &, tenant toujours le bras de la Reine,

ils parcoururent une ſeconde fois toute la maiſon du haut en bas, & tous les jardins.

Chacun raiſonna beaucoup ſur la ſingularité de cette aventure : les uns trouvoient que leurs Majeſtés étoient bien hardies de demeurer dans une maiſon bâtie par les Fées au riſque d'y être lutinées ; les autres, au contraire, prétendoient qu'ils faiſoient fort bien, & qu'il feroit à ſouhaiter que toutes les vieilles maiſons du Royaume fuſſent rebâties de même. Comme on ſe fait aiſément au bien-être & aux nouveautés, après en avoir beaucoup parlé, on n'en parla plus ; & le Roi fut en peu de temps auſſi accoutumé à ſa nouvelle maiſon, que s'il

l'eût habitée toute sa vie : par ce moyen il ne fut plus question d'impôt ; la tranquilité revint dans l'Etat, & l'union entre les grands Officiers de la Couronne. Il n'y eut que le pauvre Architecte qui pensa se pendre, mais qui se contenta de donner au diable les Génies & les Fées, & de les appeller cent fois Magiciens & Sorciers.

Pendant que la Fée des Champs produisoit toutes ces merveilles, elle remarqua, dans Gillette, tant de respect pour les Fées & de reconnoissance pour elle, que se sentant attachée de plus en plus aux intérêts de cette Reine, elle ne put lui refuser de faire à sa Cour un séjour plus

long qu'elle n'avoit projeté : elle la rassura aussi sur le sort de ses enfans, & lui apprit leur châtiment & les raisons qu'elle avoit eu de se porter à cette extrémité ; mais comme la vraie & tendre amitié fait faire mystère des choses les plus intéressantes, lorsqu'elles peuvent être affligeantes pour la personne aimée, elle lui cacha avec soin l'enlevement de son cher Cadichon, & les alarmes qu'elle en ressentoit elle-même ; puis, lui ayant recommandé la confiance, la patience & la discrétion, si elle vouloit parvenir au bonheur, elle la quitta avec regret, pour retourner dans son Gouvernement de l'Isle Bambine.

Dès qu'elle y fut arrivée, on l'informa avec empressement d'un évènement inouï depuis l'établissement de l'Isle. La Mie Doyenne, qui, pendant l'absence de la Fée, faisoit les fonctions de Gouvernante, lui apprit que quelques enfans mutins, opiniâtres, & auxquels on avoit pardonné plusieurs fois, soutenus des poupées leurs amies, s'étoient révoltés dans le dessein de ne plus obéir à leurs Mies; que l'esprit de révolte avoit tellement gagné en peu de temps, qu'on avoit eu bien de la peine à en arrêter le cours; que, pour cet effet, se servant de son autorité, elle avoit commencé par faire emprisonner les poupées dans les boëtes, & qu'à

l'égard des enfans, elle avoit condamné les uns à n'avoir pendant quinze jours que du pain sec à goûter, les autres à être en coëffure de nuit pendant un mois, ou bien à être enfermés entre quatre chaises l'espace de deux heures par jour, jusqu'à ce qu'ils eussent demandé pardon publiquement. La Fée Gouvernante approuva la conduite de la Mie Doyenne, & la loua beaucoup de son zèle; mais, comme il falloit un exemple, sans s'écarter de la loi générale, elle condamna les plus mutins des rebelles à être cent ans marionnettes, & les obligea de servir, dans les différens Royaumes de l'Univers, de gagne pain aux Briochés, &

de ſpectacle au Peuple. Elle ſe laiſſa d'autant plus aller à cette rigueur, qu'elle apprit que ſes ſix protégés avoient eu peu de part à la rébellion : charmée du changement qui commençoit à ſe faire en eux, elle les fit venir devant elle, & s'adreſſant à leurs bouts de nez, (car elle n'en pouvoit voir davantage) elle leur fit une réprimande plus douce que ſévère, & les renvoya en leur promettant ſon amitié, & des récompenſes, ſi dans la ſuite elle avoit lieu d'être ſatisfaite.

Quoique cet évènement & ſon devoir ne lui permiſſent pas de s'abſenter d'un lieu où ſa perſonne ſembloit ſi néceſſaire, elle ne put cepen-

dant résister long-temps à l'intérêt qu'elle ressentoit pour Cadichon, & à l'impatience qu'elle avoit d'en apprendre des nouvelles ; ainsi, dès qu'elle se crut moins utile à son petit Peuple, elle partit promptement dans le dessein de satisfaire sa curiosité & sa tendresse pour le jeune Prince.

Pour n'être point apperçue des Génies & des Fées qui parcourent continuellement la moyenne région de l'air, elle prit sa petite chaise de poste qu'elle ferma exactement de tous les côtés ; se munit des ustensiles de la Féerie, & n'oublia pas, sur-tout, de l'eau d'invisibilité ; puis ayant ordonné à ses six lézards volans d'aller grand train, elle arriva en quelques minu-

res assez près de l'Isle Inaccessible. Là, elle mit pied à terre, fit disparoître sa voiture, & s'étant frottée de l'eau dont on vient de parler, elle franchit sans être vue, les obstacles qui auroient pu sans cela s'opposer à son passage.

Gangan, pour interdire aux Génies & aux Fées l'entrée de son Isle, l'avoit environnée d'une triple enceinte, formée par un torrent rapide qui rouloit avec ses eaux des rochers & des troncs d'arbres. Les bords de cette Isle étoient défendus par vingt-quatre Dragons, d'une énorme grandeur; & les flammes qu'ils vomissoient à la vue des Fées ou des Génies, s'élevoient jusqu'aux nues, & for-

moient, en se réunissant, un mur de feu impénétrable.

Il y avoit à peine une heure que la Fée des Champs cherchoit à s'instruire, sans être vue, du sort de Cadichon, lorsque le hasard lui en fournit l'occasion la plus favorable; elle vit venir à elle Gangan, accompagnée d'une Dive; (car elle n'étoit servie que par des Génies malfaisans:) son visage lui parut enflammé de colere, & elle parloit avec beaucoup d'action: la Fée des Champs, profitant de son invisibilité, résolut d'écouter, & entendit Gangan tenir à-peu-près ce discours à sa compagne.

« Oui, ma chere Barbarec, tu me » vois au désespoir; je perds pour

» jamais le plus grand Royaume de
» l'Univers; l'ingrate mere de Petaud
» est morte sans avoir jamais voulu
» se raccommoder avec moi ; ce
» n'est pas tout, elle a encore en-
» gagé ses Sujets par serment à ne
» jamais recevoir de ma main aucun
» Successeur, & à rendre même sa
» Couronne à son fils, ou à l'un de
» ses petits-fils. J'ai tâché de regagner
» les Peuples par mes bienfaits, mais
» j'ai trouvé contre moi une haine
» invétérée ; ils ont refusé mes dons,
» ils les ont regardés comme autant
» de perfidies & de trahisons, & par
» une délibération unanime & au-
» thentique de suivre les intentions
» de la Reine, ils sont parvenus à

» m'enlever un Trône où j'avois
» compté de faire monter ma niece;
» mais ces Sujets ingrats ne tarde-
» ront pas à éprouver ma juste co-
» lere; &, pour commencer par ceux
» qui sont les principales causes de ma
» disgrace, prends dans mes écuries
» un de mes plus forts griffons, vôle
» dans l'Isle Bambine, saisis-toi des
» freres & sœurs de Cadichon, &
» amene-les dans cette Isle; je me
» charge d'enlever Petaud & Gillette,
» & lorsque je les aurai tous rassem-
» blés, je changerai ceux-ci en la-
» pins, & leurs enfans en bassets. Si
» un reste de pitié que je ressens en-
» core pour Cadichon vient à m'aban-
» donner, je ne réponds pas qu'il

» n'éprouve auſſi les effets de ma
» vengeance ; allons cependant tout
» préparer pour l'exécution de mes
» deſſeins, & penſons, ma chere
» Barbarec, qu'ayant quitté les Loix
» des Periſes pour ſuivre celles des
» Dives, nous ſommes devenues les
» ennemies des Fées, des hommes,
» & que nous ne devons ne rien né-
» gliger pour les accabler du poids
» de notre haine ». La Fée des
Champs ne put entendre ce diſcours
ſans frémir ; elle demeura quelque
temps immobile ; puis, rappelant ſa
raiſon, &, ſentant de quelle conſé-
quence il étoit de ne pas reſter plus
long-temps dans ce ſéjour terrible, elle
prit le parti d'en ſortir, & d'aller au

plutôt implorer la puissance de la Reine des Fées ; elle repassa de l'autre côté de l'Isle ; mais elle étoit à peine descendue à terre, que le Ciel s'obscurcit, la terre trembla, & des mugissemens épouvantables, en s'unissant au tonnerre & aux éclairs, sembloient annoncer la destruction prochaine de l'Univers : quelques momens après le calme revint dans les airs : mais le jour, s'obscurcissant de plus en plus, fit place à un nouveau spectacle aussi terrible que le précédent. Les vingt-quatre Dragons qui défendoient les approches de l'Isle, poussant des hûrlemens affreux, se lancerent l'un contre l'autre des torrens de flammes, & formerent un combat de feu qui

finit par les consumer eux-mêmes: le jour revint, & il ne parut à la place du torrent & de l'Isle qu'un rocher sec & aride; de son sommet s'envôla à l'instant une Autruche noire; elle portoit sur son dos le Prince Cadichon & la petite Princesse, nièce de Gangan. Tous ces prodiges n'avoient pas autant étonné la Fée des Champs qu'elle fut touchée de la situation de ces aimables enfans; &, sa tendresse lui ayant conseillé de les suivre, elle fit sur le champ reparoître sa voiture, & partit avec tant de diligence, qu'elle eut en peu de temps réjoint l'Autruche noire. Son premier dessein fut de lui enlever le Prince & la Princesse:

mais s'étant apperçue qu'elle prenoit la route de l'Isle Fortunée, elle se contenta de la suivre & de l'observer de près.

En effet, au bout de quelques minutes, l'Autruche s'abattit dans l'Isle, & tourna ses pas vers la Reine des Fées. Cette Souveraine, assise à l'entrée de son Palais sur un Trône d'or enrichi de pierreries, étoit entourée de ses douze Fées, des vingt-quatre Gines noires dont on a parlé, & d'une Cour nómbreuse; dans le moment que l'Autruche s'approcha du Trône, la Fée des Champs se saisit du Prince & de la Princesse, les porta aux pieds de la Reine; & alors l'Autruche reprit sa premiere forme avec

son caractere ; la confusion, le dépit & le désespoir se peignirent tour à-tour sur son visage, & elle étoit dans la plus cruelle attente de ce qui alloit lui arriver, lorsque la Reine lui adressa la parole en ces termes : « La ma-
» lignité de votre esprit & la perver-
» sité de votre cœur ne vous ont pas
» permis de faire un bon usage de
» votre pouvoir ; bien loin de répa-
» rer vos injustices par la puissan-
» de grande Féerie que les loix &
» ma bonté vous ont accordée, vous
» en avez au contraire abusé, & cet
» abus réclame enfin ma justice ;
» recevez donc aujourd'hui le châti-
» ment de vos forfaits, en perdant
» pour 200 ans toute puissance de

» Féerie, & en reprenant la forme » d'Autruche, sous laquelle vous se- » rez pendant ce temps-là destinée » aux services de ces Gines ». A ces mots, la Reine la toucha de son Sceptre; &, toutes les Fées ayant levé sur elle leurs baguettes en signe d'applaudissement, prononcerent quelques paroles, pendant lesquelles la malheureuse Gangan, redevenue Autruche, alla sur le champ se placer parmi les autres animaux de son espece.

Cependant la Reine ayant appelé la Fée Judicieuse, lui confia le soin du jeune Prince & de la jeune Princesse, pendant qu'ils resteroient à sa Cour, & lui recommanda sur-tout

de former leur cœur en cultivant leur esprit ; puis elle embrassa Cadichon & Feliciane, (c'est ainsi que se nommoit la Princesse :) & ces aimables enfans, pénétrés de joie & de reconnoissance, ne quitterent qu'avec peine les bras de la Reine, pour se rendre dans ceux de Judicieuse.

Ils profiterent si bien de l'éducation qu'on leur donna pendant deux ans, qu'ils demeurerent chez la Reine des Fées, qu'ils s'attirerent l'amour & l'admiration de toute sa Cour. Quand ils eurent atteint l'âge, l'un de 14 ans & l'autre de 12, la Souveraine des Fées résolut de les unir & de les rendre, avec les freres & sœurs de Cadichon, au Roi Petaud & à la Reine

Gillette ; mais elle déclara à la Fée des Champs que, pour ſervir d'exemple à Cadichon & à Feliciane, ces enfans, quoique parfaitement corrigés de leurs défauts, ne reprendroient leur premiere forme qu'en préſence des jeunes époux, & lorſqu'ils ſeroient arrivés chez le Roi leur pere ; puis l'ayant rendu viſible, & ayant déterminé le moment du départ, elle lui confia la conduite des ſix enfans dont elle avoit pris ſoin, & lui ordonna de leur choiſir des époux & des épouſes ; enſuite, elle fit venir Judicieuſe, & la chargea d'accompagner le Prince & la Princeſſe : ces aimables enfans répandirent des larmes, en quittant celle à qui ils devoient

leur bonheur, & cette généreuse Reine, en les embrassant tendrement, leur promit son amitié & les vit partir avec regret.

Ils ne tarderent pas à se rendre à la Cour de Petaud; ce Roi y étoit depuis quelques jours dans un embarras extrême. La Reine, sa mere, après avoir langui plusieurs années, avoit laissé le Trône vacant, & les Députés de son Royaume venoient inviter son fils d'y monter : ils demandoient une audience, & on ne savoit de quelle façon il falloit la leur accorder : Petaud étoit incertain s'il devoit être debout ou assis, à pied ou à cheval : pour cet effet, on assembla le Conseil, où chacun dé-

cida à l'ordinaire; le Sénéchal Caboche prétendit que le Roi devoit être debout, & soutint qu'il avoit oui dire que l'Empereur Charlemagne & les douze Pairs de France étoient toujours debout, & qu'ils ne s'asséyoient que pour manger & pour se coucher. Le Procureur-Fiscal opina pour que Sa Majesté fût assise; il dit pour ses raisons que les Rois & les Juges devoient toujours être à leur aise, & qu'après le lit il n'y avoit rien de si commode qu'un fauteuil. Le Receveur, au contraire, fut d'avis que le Roi parût à cheval, & il allégua que c'étoit la posture la plus noble pour les Rois, puisque leurs statues les représentoient toujours

ainsi;

ainsi; on soutint son sentiment, on cria, on se querella, & on auroit peut-être été plus loin, si le Roi en élevant la voix plus haut qu'eux tous: « Finirez-vous donc, vous autres? » leur dit-il; voilà bien du bruit pour » une chaise de plus ou de moins! » comme je serai, ils me verront; & » comme ils me trouveront, ils me » prendront; voilà tout ce que j'y » sais; mais pour être leur Roi, grand- » merci, je deviendrois fou avec » tout le tracas de Royauté qu'ils » m'ont dit que j'aurois sur les bras: » vive, vive mon petit Royaume, » puisque j'y suis bien, je m'y tien- » drai; ainsi, qu'ils s'accommodent; » cependant, puisqu'ils veulent avoir

» une audience, il faut la leur don-
» ner ; partant, qu'on les fasse venir ».
Chacun se retira, en murmurant tout haut de ce que le Roi n'avoit point choisi son avis, & en le blâmant de vouloir en faire toujours à sa tête.

Pendant qu'on étoit allé chercher les députés, Sa Majesté, croyant penser bien mieux que ceux de son Conseil, prit ses habits royaux, & s'assit sur le pied de son lit, dont il avoit fait relever les rideaux en festons autour des colonnes torses ; il tenoit d'une main son Sceptre, & de l'autre sa toque & ses gants à frange : la Reine étoit à sa droite sur une chaise de serge bleue, garnie de gros clouds dorés, & ses femmes

étoient derrière elle. A la gauche du Roi, l'on voyoit ses grands Officiers, qui, presque tous, rioient sous leur chapeau de la figure singuliere de leur Roi.

Quand tout fut arrangé, on ouvrit la porte, & les députés entrerent, suivis de tout le Peuple du Royaume de Petaud ; ils lui firent trois profondes révérences, auxquelles le Roi & la Reine répondirent par trois autres, & ils alloient commencer leur harangue, lorsqu'on vit arriver une femme d'une figure majestueuse, tenant par la main un jeune homme de 14 à 15 ans, & qui, adressant la parole à Gillette, lui parla ainsi : « Reine, *tout vient à* » *point, qui peut attendre* : vos mal-

» heurs sont finis, & votre destin a » changé de face ; on a su dérober à » la méchanceté de Gangan le Prince » que voici ; cette perfide Fée ne » peut plus lui nuire, & sa malice » vient d'être confondue ; reconnois- » sez donc en lui Cadichon ; & vous, » députés, rendez hommage au légi- » time Successeur de vos Etats ». Alors le Roi, reconnoissant son fils, le prit dans ses bras & le baisa mille fois ; puis, sautant au cou de la Fée, il l'embrassa sans aucun égard pour son âge, ni pour son caractère ; il en fit de même à sa femme, à Caboche, au Procureur-Fiscal, au Receveur & à tout ce qui se trouva autour de lui ; après quoi, ôtant son manteau royal,

il le mit ſur les épaules de Cadichon, lui donna ſon Sceptre, l'aſſit ſur le pied du lit, & ſe prit à crier de toutes ſes forces, *vive le Roi* : ce qui fut répété ſur le champ par les Grands, & enſuite par tout le Peuple, à qui le Roi dit pluſieurs fois: criez donc, vous autres? Cependant la Reine, pénétrée de joie & de reconnoiſſance, étoit tombée aux genoux de la Fée, qu'elle embraſſoit en pleurant; & la Fée, après l'avoir relevée, fit ſigne qu'elle vouloit parler; chacun prêta ſilence, excepté le Roi, dont la joie étoit ſi grande qu'il ne voyoit, pour ainſi dire, ni n'entendoit rien; enfin, ſe trouvant hors d'haleine, il ſe tut, & la Fée continua ainſi: « Ce que

» vous voyez n'eſt qu'une partie des
» bienfaits de la Fée des Champs,
» votre amie; elle y joint encore le
» choix d'une Princeſſe jeune & aima-
» ble que notre Reine a deſtinée au
» Prince pour épouſe; ſi les qualités
« de l'eſprit de cette Princeſſe & les
» grâces de ſa figure ſont un foible
» garant du bonheur de ces époux,
» la douceur de ſon caractère & la
» bonté de ſon cœur que j'ai pris
» ſoin de former, peuvent en aſſurer
» la durée : confirmez donc cette
» union, & méritez ainſi la puiſſante
» protection de la Fée des Champs,
» & celle de » ...... Le Roi n'en
voulut pas entendre davantage, &
prenant auſſi-tôt la main du Prince

& celle de la Princesse : « Tope, » dit-il, je les marie, & leur donne » tous mes Royaumes & toutes mes » Fermes; car, pour mes autres enfans » je ne m'en embarrasse plus, & » cette bonne Madame des Champs, » notre amie, ne les laissera man- » quer de rien; ainsi faisons la noce, » & réjouissons-nous; vous dînerez » tous avec moi, quoique je ne sache » pas trop ce que je vous donnerai ; » mais, comme dit ma femme, *tout* » *vient à point, qui peut attendre* : » cependant, beau-pere, dit-il à » Caboche, va-t-en à la cuisine, fais » quer tout ce qui est en ma basse- » cour, & sur-tout grand'chere, » car je veux qu'il en soit parlé ». Le

Sénéchal obéit ; mais en traversant la salle à manger, il y apperçut une table de vingt-quatre couverts, servie des meilleurs mets ; il n'alla pas plus loin, & revint promptement raconter au Roi & à la Reine ce qu'il venoit de voir ; chacun voulut en être témoin ; on s'y rendit, non sans quelque frayeur, & par conséquent sans cérémonie ; ce spectacle étonna d'abord, on hésita à goûter des viandes, mais enfin on s'y accoutuma, & le Roi à qui tout cela ne coûtoit rien, donna l'exemple, mangea de tout son cœur, & but exactement sa ronde. On dit qu'il ne s'épargna pas sur ses vieilles histoires & sur ses vieux bons mots ; car le bon homme les

répétoit ſouvent, & toujours dans les mêmes termes.

Il y avoit près de deux heures que l'on étoit à table, lorſqu'on entendit des violons dans la ſalle d'audience; comme on avoit bien bu & bien mangé, on quitta volontiers la table, & le Roi, qui étoit en gaieté, ne demandant pas mieux que de danſer, voulut ouvrir le bal avec la Reine, & demanda la courante; les violons obéirent, il la commença, mais, ne s'en ſouvenant plus, il ne l'acheva pas, & dit au jeune Prince & à la jeune Princeſſe de danſer un menuet, ce qu'ils firent avec une grâce admirable; ils en étoient à la derniere révérence, lorſqu'on vit

entrer dans la chambre six Marionnettes joliment habillées ; savoir, trois en Chevaliers Romains, & trois en Dames Romaines ; chacune de ces six Marionnettes avoit à côté d'elle une place vuide, dans laquelle on appercevoit un bout de nez, & tout cela étoit conduit par une femme à laquelle on prit peu garde, tant ce spectacle attira les regards. Chacun se rangea pour leur faire place, & sur le champ ils formerent un pas, dans lequel les six bouts de nez figurerent à merveille. Le ballet fini, elles se rangerent en cercle, & dans le même ordre qu'elles avoient observé en entrant ; leur conductrice se plaça au centre, porta l'extrémité de

sa baguette sur les six bouts de nez, & fit en même temps paroître à leur place trois Polichinels & trois Dames Gigognes. « Bon, bon, dit le Roi; » tout cela sera pour mes petits en- » fans, pourvu qu'ils ne me coû- » tent rien à nourrir & à habiller, » je les garderai, & m'en réjouirai » en attendant. Doucement, Sire, » reprit cette femme, donnez-vous » patience, *tout vient à point, qui* » *peut attendre* ». Dans le même inftant les douze Marionnettes se remirent à danser, & l'on fut dans le dernier étonnement de les voir changer à vue d'œil, & reprendre peu-à-peu un autre visage & un nouvel habillement. « Miséricorde, s'écria le

» Roi, voilà Toinon, Jacquot &
» Chonchon, ma femme! c'est Toi-
» nette, Jacqueline & Chonchette...
» non, je ne crois pas.... Oh! par
» mon Sceptre, cela est admirable ».
Puis, adressant la parole à leur Conductrice: « Tenez, lui dit-il, je
» parie ma toque & mon manteau
» royal, que vous êtes Madame des
» Champs, notre amie; par ma foi
» vous valez votre pesant d'or, &
» voilà des enfans tous chaussés, tous
» vêtus, & grands comme pere &
» mere; mais qui les mariera? Moi,
» repliqua la Fée des Champs, (car
» c'étoit elle-même) & ce sera tout
» à l'heure ». A ces mots, le Roi, ne
se sentant pas de joie, la prit par la

main, lui fit je ne sais combien de complimens à sa façon, & la fit asseoir auprès de Gillette, à qui il crioit : « C'est Madame des Champs, » au moins c'est notre bonne-amie ». Mais la Reine, n'écoutant que ses sentimens, se livra à toute sa reconnoissance envers la Fée, & à toute sa tendresse pour ses enfans. La Fée lui présenta ensuite les trois Princes & les trois Princesses qui lui étoient inconnus, & proposa leurs mariages avec ses six enfans. Le Roi & la Reine y consentirent sur le champ; tous ceux qui étoient présens applaudirent au choix de la Fée, & les députés proclamerent Cadichon & Felicianne pour leur Roi & leur Reine.

Les sept mariages furent célébrés d'une manière digne de la sagesse de Judicieuse, & de la noble simplicité de la Fée des Champs. Cadichon donna lui-même à chacun de ses freres & de ses beaux-freres un des grands Gouvernemens de son Royaume en Souveraineté ; & les sept Princes partirent avec leurs épouses, accompagnés des deux Fées, qui ne les quitterent que lorsqu'ils furent arrivés chacun dans leur Capitale. Elles leur y donnerent des nouvelles instructions pour la conduite de leurs familles & de leurs Etats ; & après les avoir comblés des marques de leur bienveuillance & de leur générosité, elles partirent pour se rendre

chacune dans leur département.

A l'égard de Petaud & de Gillette, la fortune de leurs enfans ne leur causa ni ambition, ni jaloufie, & ne changea rien à leur façon de penser. La majefté & la repréfentation d'une grande Reine, ne convenoient point à la fimplicité de Gillette. Le caractère & le génie de Petaud n'étoient point propres aux foins d'un grand Royaume; & ils n'auroient pas changé, l'un fon *Sénéchal*, fon piquet & fon potager; l'autre, fon rouet, fa laiterie, & l'amitié de la Fée des Champs, pour toutes les grandeurs de l'Univers.

Fin de Cadichon.

JEANNETTE,

OU

L'INDISCRÉTION,

CONTE.



JEANNETTE.

IL y avoit une fois deux bonnes gens dont la maiſon étoit voiſine du château d'une Fée bienfaiſante. Ils avoient ſouvent entendu parler de ſon pouvoir & de ſes bontés, mais jamais ils n'avoient imploré ſon ſecours ; leur timidité naturelle les en avoit peut-être empêchés, ou bien plutôt, en ſuivant ce que d'autres m'ont aſſuré, le contentement où ils étoient d'un état ſimple dans lequel ils avoient ſçu ſe borner ; c'eſt un bonheur que l'on n'a pas beſoin de demander aux Fées, &

que nous pouvons nous accorder à nous-mêmes. Ces bonnes-gens n'eurent de leur mariage qu'une fille, qui, réellement, étoit très-jolie; mais, toute jolie qu'elle étoit, ils la trouvoient mille fois plus belle qu'elle ne l'étoit; en effet, ils éléverent de leur mieux leur petite Jeannette, (c'est ainsi qu'elle se nommoit:) & ne s'apperçurent point, soit à cause de l'aveuglement qui n'est que trop ordinaire aux pères & aux mères, soit enfin parce qu'ils n'en savoient pas d'avantage; ils ne s'apperçurent pas, dis-je, d'un grand défaut, c'étoit celui de toujours parler, & de toujours rapporter ce qu'elle avoit vu & ce qu'elle avoit entendu. Les bonnes

gens regarderent comme une vivacité ou comme une gentilleſſe les premières indiſcrétions que Jeannette commit : ils répétoient devant elle les petits contes qu'elle leur avoit faits de ſes compagnes ; ils les applaudiſſoient, & preſque toujours ils en rioient : cette complaiſance paternelle autoriſoit Jeannette dans ſes défauts. J'ai dit, ce me ſemble, que ces bonnes gens n'avoient jamais rien demandé à leur voiſine la bonne Fée ; mais bien ſouvent l'on fait pour ſes enfans ce que l'on ne feroit pas pour ſoi-même. Ils ſe déterminerent enfin à ſe préſenter devant la Fée, & parurent devant elle, l'un en tournant ſon chapeau, l'autre en lui préſen-

tant un petit panier d'œufs frais ; mais tous deux avec une contenance très-embarrassée, & la prierent de lui accorder une grâce. Dès que la bonne Fée les apperçut, elle s'approcha d'eux avec autant de bonté que si elle eût été leur égale. Que voulez-vous de moi, mes bonnes gens, leur dit-elle ? Je venons, répondirent-ils, vous prier d'une grâce, c'est de vouloir bien prendre à vous, & avoir soin de notre petite fille Jeannette ; c'est, en vérité, une jolie enfant. Eh ! bien, amenez la moi dans huit jours, leur dit avec douceur la bonne Fée. Au bout de huit jours les bonnes gens revinrent au château de la Fée tout aussi bien endimanchés qu'il leur

étoit poſſible, conduiſant par la main Jeannette qu'ils avoient parée tout de leur mieux : elle avoit des ſabots tout neufs, un bavolet bien blanc, & un petit juſte d'écarlate, chamarré de rubans bleus : la Fée la trouva bien jolie, & la retint en effet à ſon ſervice; elle fut habillée dès le jour même, & parée avec la plus grande magnificence, & l'on ne lui donna pas d'autre occupation que de jouer avec ſept ou huit petites Princeſſes, que des Rois & des Reines avoient remiſes entre les mains de la Fée, & de l'éducation deſquelles elle avoit bien voulu ſe charger. L'emploi de Jeannette n'étoit pas difficile; auſſi s'en acquita-t-elle très-bien dès le premier

jour. Mais comme un parleur ne réfléchit point sur les convenances de ce qu'il peut dire, Jeannette, ne pouvant parler du château dont elle ignoroit les usages; Jeannette tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces petites Princesses, & très-souvent à toutes en général; Jeannette, dis-je, parla de son père, de sa mère & de son village. La matière étoit très-peu intéressante; aussi n'amusa-t-elle point toutes celles qu'on lui avoit, cependant, expressément commandé de divertir; au contraire même, elles dirent tout bas: voilà vraiment de belles histoires que nous conte là Jeannette! il faut espérer qu'il lui viendra quelque rhume; il faut qu'elle ait une

bonne

bonne poitrine ; & cent autres propos par lesquels on la tournoit en ridicule. Le lendemain de son arrivée, elle fit à toutes les petites Princesses des confidences ; dans lesquelles elle leur dit tout ce qu'elle put imaginer pour leur plaire & pour s'insinuer dans leur esprit ; elle confia à l'une que l'autre avoit dit qu'elle n'étoit point jolie ; à celle-ci que celle-là l'accusoit d'avoir pissé au lit, & cent mille autres choses de cette espèce très-désagréables à entendre dire de soi ; elle fit si bien, en un mot, que toutes ces jolies Princesses, qui, jusqu'à son arrivée, avoient vécu dans une fort grande union, furent toutes, en un moment, brouillées ensemble,

sans vouloir se raccommoder, tant elles étoient piquées. La Fée fut instruite de cette division, & découvrit très-aisément quelle en étoit la source ; elle gronda Jeannette, & la menaça de la renvoyer dans son Village. Cette réprimande fit son effet pendant quelque jours, au bout desquels elle obtint la permission d'aller voir son père & sa mère pour leur montrer ses beaux habits. La Fée lui recommanda un grand secret sur tout ce qui se passoit chez elle ; Jeannette le promit : mais l'envie de parler, & de conter ce qu'elle avoit vu étant le véritable motif de son voyage, elle raconta chez elle tout ce qu'elle savoit, ou bien plutôt ce qu'elle croyoit

savoir; elle parla tout de travers de la Fée, & bien souvent sans employer la vérité avec exactitude; mais comme ce ne seroit pas la peine de mentir, si l'on ne mentoit un peu à son avantage, elle dit que la Fée l'avoit fait Princesse, & qu'elle iroit incessamment dans son beau Royaume; elle fit cent contes plus ridicules & plus déplacés les uns que les autres; ces récits firent presque tourner la tête au pere & à la mere de Jeannette; ils ne pouvoient comprendre qu'ils eussent été assez heureux & assez adroits pour avoir fait une Princesse: car, se disoient-ils, la Fée est bien puissante: mais, si nous n'avions pas fait notre fille, jamais elle n'auroit

pu la faire Princesse. Ce n'étoit pas seulement à son pere & à sa mere que Jeannette avoit fait ces belles histoires, c'étoit aussi à tous ceux de sa connoissance qu'elle avoittr ouvés dans le Village, & les beaux habits qu'elle avoit autorisoient tous ces propos. Dès le lendemain tous les Paysans du Village, mourant d'envie de voir leurs filles Princesses, vincent tous, chacun de leur côté, pour demander cette petite grâce à la Fée: si elle eût été accordée, jamais il n'y auroit eu une aussi grande promotion de Princesses! car ils vinrent tous au château, sans nulle exception, demander cette bagatelle. La Fée obligea Jeannette d'aller leur porter sa

réponſe, qui, comme on le peut croire, étoit un fort honnête refus ; mais elle fit le meſſage, en éprouvant le dernier déſeſpoir ; car cette prétendue Princeſſe parut en ſabots & dans tout l'équipage avec lequel ſes parens l'avoient amenée au château. Jeannette paroiſſant dans un habillement ſi différent de celui qu'on lui avoit vu, & ſi peu convenable à la dignité qu'elle s'étoit ſi libéralement donnée, ſe donnant un démenti à elle même, répondit aiſément à la demande de tous les Payſans, qui, pour ſe dédommager de l'inutilité de leur voyage, firent beaucoup de plaiſanteries, & ſe moquerent, autant qu'ils le purent, de la Princeſſe Jeannette ;

& tous les habitans du château, Princesses & autres, en firent autant. Une aussi bonne correction auroit dû rendre Jeannette moins babillarde & plus discrette, d'autant qu'elle y fut infiniment sensible; cependant malgré ses larmes & les avis que la Fée lui donna sur ses défauts, avec autant de douceur que de raison, elle fit de nouvelles confidences à toutes les Princesses, & leur dit que c'étoit une telle, qui, par jalousie de la voir plus jolie, avoit indisposé la Fée contr'elle, & qui l'avoit engagée à la faire paroître comme elle avoit fait devant les Paysans; elle fit cette belle histoire à toutes les Princesses en particulier, sans y apporter d'autres précautions

que celle de changer de nom, suivant celle à laquelle elle parloit; car les grands parleurs & les menteurs sont sujets à faire bien peu de réflexions; mais le mensonge ne lui réussit pas plus dans le château que celui qu'elle avoit fait au Village; car toutes les Princesses s'étant fait, à leur tour, des confidences réciproques, la tournerent en ridicule, en disant, c'est moi qui suis jalouse de Jeannette. Non, ce n'est pas vous; c'est moi, disoit une autre. Enfin toutes, en lui faisant les cornes, s'écrioient, en dansant en rond autour d'elle : c'est nous toutes qui sommes jalouses des sabots de Jeannette. La Fée, dans le fond de son cœur, ne fut pas fâchée de

cette réprimande publique, pour deux raisons ; la premiere, parce que rien ne corrige des défauts comme les exemples, & qu'ainsi Jeannette apprenoit mieux à toutes les petites Princesses combien il falloit éviter la bavarderie & les redites qui peuvent faire de la peine, & faire donner le fouet aux autres, que tout ce qu'elle auroit pu leur dire elle-même a ce sujet. De plus, elle étoit bien-aise de voir si elle ne pouvoit corriger cet enfant d'un défaut aussi incommode ; elle le desiroit d'autant plus qu'elle la trouvoit charmante sur tous les autres articles. Jeannette, étant brouillée avec toutes les Princesses qui ne vouloient plus lui parler, fut donc

contrainte de ne plus s'entretenir qu'avec les Mies & les Gouvernantes ; chose qu'elle avoit déja commencé à faire depuis long-temps ; car, pour se rendre nécessaire auprès d'elles, elle leur rapportoit tout ce que les autres avoient fait & dit : ce procédé n'est point pardonnable, aussi ne fût-il point pardonné ; il mit le comble à la haine qu'on portoit à Jeannette, & la Fée qui, comme je l'ai dit, vouloit bien la corriger, mais qui ne vouloit pas faire de la peine aux petites Princesses, parce qu'elle étoit bonne, fut obligée de la faire sortir du château & de l'enfermer à son pavillon, qu'elle avoit nommé *la solitude* ; c'étoit là qu'elle se reti-

roit pour méditer sur les mystères de la Féerie ; c'étoit encore là qu'elle aiguisoit sa baguette, & qu'elle se retiroit du grand monde, pour rêver toute à son aise, & se délasser de ses grandes occupations ; & ce fut là qu'elle conduisit Jeannette pour lui faire oublier un défaut que l'on ne peut mettre en pratique que dans la société. Ce pavillon étoit au milieu d'une plaine qui ne produisoit que des bruyeres & qui s'étendoit aussi loin que la vue le pouvoit permettre ; l'horison de cette plaine n'étoit terminée par aucune montagne, & la Fée n'y venant jamais que par les airs, aucun chemin ne conduisoit à cette retraite dont les appartemens étoient

meublés des plus agréables toiles peintes que l'on ait jamais vues ; un jardin planté délicieusement entouroit ce pavillon ; & la plus superbe voliere, remplie des oiseaux les plus rares & de tous les pays du monde, faisoit l'agrément & les délices de ce joli jardin. Ce fut dans cette solitude que la Fée enferma la petite Jeannette, en lui donnant tout ce qui pouvoit lui être nécessaire. Jeannette eut un peu de peine à la solitude, mais elle ne put souffrir sans pleurer le silence auquel elle étoit condamnée ; elle eut recours aux lamentations, ensuite aux chansons ; ces secours étoient d'autant plus consolans, que l'on ne peut les employer & garder en même temps.

le silence ; mais cette consolation étoit légère : car, enfin, elle étoit privée de la satisfaction d'être indiscrette : Jeannette étoit curieuse, c'est un défaut nécessairement attaché à ceux que l'on vient de rapporter, & quand on aime à parler, il faut bien être attentif pour trouver de quoi s'entretenir, Jeannette se donna tant de peines & pris si bien ses mesures, que pendant l'absence de la Fée, elle entra dans son cabinet ; elle examina avec un grand soin tous les instrumens de Féerie, mais ce qui la frappa le plus, & avec raison, ce furent les réglemens des Fées ; elle y lut combien il leur étoit recommandé d'avoir soin de leur baguette, dont elles ne de-

voient jamais se séparer, & de prendre garde, sur toutes choses, de dormir devant personne au monde; leur pouvoir étant absolument attaché à cette attention, & plus encore à cette marque essentielle de la Fée; car il étoit dit positivement dans le Livre, que ceux qui se feroient emparés de la baguette feroient non-seulement tout ce qu'ils voudroient, mais encore que la Fée elle-même deviendroit leur esclave. Jeannette, toute occupée de cette découverte, & ne pouvant en faire usage, parce que la Fée ne dormoit jamais dans le pavillon de la solitude; &, n'ayant personne à qui pouvoir confier cet important secret, éprouva la plus

grande peine qu'un indiſcret puiſſe reſſentir, c'eſt celle de ſavoir quelque choſe d'important, & de n'avoir perſonne à qui le pouvoir confier. Dans ce cruel état, après avoir long-temps médité, voici l'expédient auquel elle ſe détermina, pour ſe ſatisfaire. J'ai dit, ce me ſemble, que dans le jardin qui environnoit le pavillon de la Fée il y avoit une voliere admirable, & qu'elle étoit remplie de tous les oiſeaux connus & inconnus; il y avoit par conſéquent des perroquets; ce fut ſur un de ces oiſeaux que Jeannette jeta les yeux pour en faire ſon confident; elle le prit en amitié, & l'inſtruiſit d'autant mieux à parler, qu'il falloit parler pour le lui montrer: comme il

avoit appris cent mille choses inutiles, elle lui fit dire en très-peu de temps cette espece de rimé :

Si tu prends la baguette, quand la Fée
dormira,
Tu n'as qu'à commander, le ciel t'obéira.

Lorsque le perroquet fut bien instruit, Jeannette conjura la Fée de lui permettre de l'envoyer à une des petites Princesses de son château ; la Fée regarda cette marque d'attention comme une preuve de son bon naturel ; elle y consentit donc ; &, mettant l'oiseau dans sa voiture, elle le remit à cette Princesse à qui Jeannette le destinoit ; mais quel fut l'étonnement de la Fée, quand, au milieu de toutes les petites Princesses, après

avoir tenu tous les propos du perroquet que l'on connoît, après avoir mille fois répété : *Jeannette, bon jour; mon petit ami :* & mille autres choses de cette force, elle entendit qu'il disoit avec un ton de conseil :

Si tu prends la baguette, quand la Fée
dormira,
Tu n'as qu'à commander, le ciel t'obéira.

Elle frémit du risque qu'elle avoit couru; &, sur le champ faisant atteler la voiture, elle ordonna à ses griffons d'aller chercher Jeannette; elle fut obéïe, &, dans moins d'un demi-quart d'heure, malgré le prodigieux éloignement, Jeannette fut amenée au milieu du château. Pour lors elle lui reprocha son indiscrétion; & qui plus

eſt, ſon ingratitude ; & ſans lui donner le temps d'employer les mauvaiſes excuſes qu'elle pouvoit alléguer, d'un coup de ſa baguette elle la métamorphoſa en pie, & donna, par ce moyen, un terrible exemple à toutes les petites filles pour les empêcher de trop parler & de redire ce qu'elles ont vu, ou ce qu'elles ont entendu. Pour la punir davantage, elle ne voulut point lui laiſſer (comme l'on dit) la clef des champs; elle la mit dans une grande cage d'oſier, ſur laquelle étoit écrit, *Palais de la Princeſſe Jeannette*, afin que l'on ne put la méconnoître dans tous les pays, & que le menſonge qu'elle avoit fait fût une ſource éternelle de reproches & de plaiſanteries.

Dans cet équipage, elle la renvoya à ses parens, en leur mandant qu'il ne lui avoit pas été possible de rien faire de bon de leur fille, mais qu'elle leur donnoit avis de prendre garde à ce qu'ils diroient devant elle, parce que tout le Village en seroit d'abord instruit.

Pour les consoler un peu, elle leur dit de faire attention qu'ils avoient gagné du moins son entretien & sa dot, & qu'un peu de fromage suffiroit dorénavant pour sa nourriture : toutes les espérances de ces bonnes-gens s'évanouirent en voyant la cage, & Jeannette, dont ils avoient tant espéré, devenue une margot insupportable pour eux.

C'eſt ainſi que les méchans enfans, qui ne ſe corrigent point, ſont ſouvent, en faiſant leur propre malheur, celui de leurs parens.

Tout indiſcret eſt curieux;
Prenons garde avec qui nous ſommes.
On croit qu'il faut parler pour vivre avec
les hommes;
Savoir ſe taire vaut bien mieux.

Fin de Jeannette.



OUVRAGES NOUVEAUX,

Qui se trouvent chez le même Libraire, 1775.

MÉMOIRES pour servir à l'Histoire du Maréchal de Catinat, 1 volume *in-12. broché.* 2 liv. 10 s.

Vie de Maurice, Comte de Saxe. 5 l.

Le même *in-4°.* 2 vol. & 1 vol. de plans, *broc.* 45 l.

Zely, ou la difficulté d'être heureux, *broc.* 8°. *fig.* 2 l. 8 s.

Londres, 4 vol. avec un plan de la Ville de Londres, *rélié.* 12 l.

Voyage d'Italie & de Hollande, 2 vol. 5. l.

Les Rêves d'un Homme de Bien, Ouvrage tiré de M. l'Abbé de S.-Pierre, 1 vol. *in-12.* 3 l.

La Fausse Magie, Comédie en un acte, mêlée d'Ariettes, par M. Marmontel. 1 l. 4 s.

Les Confidences d'une jolie Femme, 4 Parties *brochées.* 6 l.

Dictionnaire d'Anecdotes Dramatiques, 3 vol. *in-8,réliés.* 15 l.

Observations sur l'Art du Comédien, & sur d'autres objets concernant cette profession en général, avec quelques Extraits de différens Auteurs, & des remarques analogues au même sujet, par M. *Dhannetaire*, ancien Directeur des Spectacles de la Cour de Bruxelles; nouvelle Edition, considérablement augmentée, *in-8. broché.* 3. l. 12 s.

CATALOGUE
GÉNÉRAL DES THÉATRES.

THéâtre complet de M. de Voltaire, 7 vol. *in*-12. 21 liv.
——Le même en 8 vol. *figures*. 24 l.
——Le même *in*-8, 8 vol. 30 liv.
——de M. *Saurin*, un vol. *in*-8. 7. l. 4. ſ.
——de M. Piron, 3 vol. *in*-12, belles figur. 9 liv.
——de Marivaux, Théâtre François & Ital. *in*-12. 7. vol. 21 l.
——de M. Pannard, en 4 vol. *in*-12. 12 l.
——& Œuvres de Fagan, 4 vol. *in*-12. 12 l.
—— de Philippe Poiſſon, 2 vol. *in*-12. 5 l.
——de Diderot, deux vol. *in*-12. 5 liv.
——de Boindin, deux vol. *in*-12. 5 liv.
——de M. Paliſſot, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 ſ.
——de V***, *in*-12. 3 l.
——de M. de la *Place*, *in*-12. ſous preſſe. 3 l.
——de Madame de Graffigny, *in*-12. 3 l.
——de la Noue, 1 vol. *in*-12. 3 l.
——de Duché, ou Tragédies ſaintes, 1 vol. *in*-12. 3 l.
——de l'Affichard, 1 volum. *in*-12. 2 l. 10 ſ.
——d'un Inconnu, 1. vol. *in*-12. 2 l. 10 ſ.
——de la Motte, 1 vol. *in*-12. 3 l.
——de Delaunay, 1 volume *in*-12. 3 l.
——de Guyot de Merville, *in*-12, 3 volum. 7 l. 10 ſ.
—— de Colardeau, 1 vol. 3 l.

——— de Rochon de Chabannes, *in*-12. *sous presse*. 3 l.

——— de Marmontel, Théâtre François, *in*-12 *sous presse*. 3 l.

——— de Scarron, 3 vol. *in*-12. 9 l.

——— de le Franc, 4 vol. 8 l.

——— de Moissy, 1 vol. *in*-12. 3 l.

——— des Boulevards, ou les Parades, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 f.

——— d'Apostolo-Zéno, traduit de l'Ital. 2 vol. *in*-12. 5 l.

——— Bourgeois, ou Recueil de Pièces Bourgeoises, *in*-12. 3 l.

——— de la Grange, *in*-8. 3 l.

——— de Romagnési, 2 vol. *in*-8. 8 l.

——— d'Avisse, 1 vol. *in*-8. 3 l.

——— de Boissi, *in*-8, 9 vol. nouvelle édition, 36 l.

——— de Pesselier, 1 vol. *in*-8. 5 l.

——— de Campagne, Recueil des Parades, *in*-8. 5 liv.

——— de M. Favart, avec figures & Musique, 10 vol. 50 l.

——— de Vadé, avec les airs notés, 4 volumes *in*-8. 20 l.

——— d'Anseaume, 3 vol. *in*-8, avec les airs notés, 15 l.

——— de Poinsinet, 2 vol. *in*-8, Musique. 10 l.

Nouveau Théâtre François & Italien, 8 volumes *in*-8. 40 l.

Ancien Théâtre de la Foire, 10 vol. *in*-12. 30 l.

Nouveau Théâtre de la Foire, 4 vol. *in*-8. 20 l.

Supplément aux Parodies du Théâtre Italien, 3 vol. *in*-8. 15 l.

Œuvres de P. & de T. Corneille, 22. vol. *in*-12. 44 l.

——— Les mêmes, 12 vol. grand *in*-12. 36 l.

Les Chef-d'Œuvres de P. & de Th. Corneille, 3 vol. grand *in*-12. 9 l.

Chef-d'Œuvres Dramatiques des plus célébres Auteurs, pour servir de suite à ceux de Corneille, *sous presse*.

——— de Racine, 3 vol. *in*-12. 6 l.

——— Les mêmes, *in*-4. 3 vol. 60 l.

——— De Crébillon, 3 vol. *in*-12. 6 l.

——— De Campistron, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 f.

——— De Moliere, 8 vol. *in*-12. 16 l.

——— Les mêmes, *in*-4. 6 vol. 120 l.

——— 6 vol. *in*-8. avec *figures*. 60 l.

——— De Regnard, 4 vol. *in*-12. 9 l.

——— De Dancourt, 12 vol. *in*-12. 9 l.

——— De la Grange Chancel, 5 volum. *in*-12. 10 l.

——— De Destouches, 10 vol. *in*-12. 20 l.

——— De la Chauffée, 5 vol. *in*-12. 10 l.

——— De Baron, 3 vol. *in*-12. 6 l.

——— De M. de Saint-foix, 4 vol. *in*-12. 10 l.

——— De Champmeflé, 2 vol. *in*-12. 5 l.

——— De Pradon, 2 vol. *in*-12. 5 l.

——— De la Fosse, 2 vol. *in*-12. 5 l.

——— De la Fond, 1 vol. *in*-12. 2 l. 10 f.

——— De Poisson, pere, 2 vol. *sous presse*. 5 l.

——— De la Thuilerie, 1 vol. *in*-12. 2 l. 10 f.

——— De Gresset, 2 vol. *in*-12. 5 l.

——— De Boursaut, 3 vol. *in*-12, *sous presse*. 9 l.

——— De le Grand, 4 vol. *in*-12. 12 l.

——— D'Hauteroche, 3 vol. *in*-12. 9 l.

